


C. H. Prater.

UCSB LIBRARY
X88736



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

LÉON ABASTADO

CHK K. atna



L'ORIENT QUI MEURT

(SALONIQUE, CE QU'ELLE EST)

— 1918 —

IMPRIMERIE ACQUARONE
6 Rue Colombo 6 — Salonique

*Droits de reproductions et
de traductions réservés pour
tous les pays.*



AVANT - PROPOS

Dans la suite des événements, où le fait efface le fait, comme dans une mer furieuse, la vague recouvre la vague, ainsi les hommes et les choses sont emportés d'un tel mouvement, qui fait que tout change, tout se transforme, dans un temps plus ou moins long. Souvent, ce changement, cette transformation, s'accomplissent d'une façon brusque et accélérée, sous l'empire d'événements marquants. C'est le cas de la ville de Salonique, pendant le premier quart de ce XXème siècle, où des faits d'une importance exceptionnelle en ont fait changer, en moins de cinq années, sa physionomie toute puissante et caractéristique d'une ville d'Orient, reveillée au souffle d'un fade modernisme. Tout ce qui constituait donc les charmes d'une cité orientale, ses us, ses coutumes, son aspect, ont complètement disparus, ou en train de disparaître. Un dernier souffle d'occidentalisme et la métamorphose sera complète. . .

Ainsi que la pioche du démolisseur, qui fait tomber, une à une, les énormes pierres des remparts de la ville haute, ainsi nous voyons disparaître, brusquement, sous la pression des événements exceptionnels,

tout ce qui constituait autrefois, les charmes d'une ville orientale.

Pourtant, il plane encore, à Salonique, un reste de ce charme du passé : sites pittoresques, recoins d'où se dégage un oriental mystère, divers types, divers accoutrements, qui sont les derniers reflets d'un Orient agonisant. . .

Il ne se passe donc pas de jour, où les vieux cafetans ne sont remplacés par les pardessus à l'européenne, où les turbans et les babouches ne disparaissent comme sous l'action d'une baguette magique. La transformation s'accomplit, non pas d'une façon lente et méthodique, mais brusquement, du jour au lendemain. De milliers de fez rouges, sont remplacés par les chapeaux, le journal a remplacé le « tespî » ; la voiture, le tramways, l'auto, ont détroné l'« araba », l'âne ou le cheval : fume on le cigare « Londrès » au lieu du « tchibouk » ou du narghilé ; on avale le bock de bière frêlatée au lieu du vrai moka ; le piano résonne là où l'on n'entendait que le luth ou le tambour de basque ; les rues modernes, nivellées et tirées au cordeau, ont fait place aux vénelles déjetées, pleines d'ombre et de mystère ; les jalousies des harems furent transformées en vasistas. . . Enfin, tous ces mille objets, tous ces tableaux, qui faisaient le charme de l'Orient qui dormait, disparaissent, laissant à leur place, la nostalgie des choses passées. Dans quelques années, on sera peut-être obligé d'aller chercher un reste d'orien-

talisme dans quelque coin perdu de l'Asie.

Ce passé, si proche, mais qui n'est plus retenu presque par rien, se détache, tombe, tombe au fond de l'abîme où s'anéantissent les choses absolument mortes.

Ainsi, nous nous arrêtons à une période intéressante de l'histoire de Salonique, pendant laquelle tout s'y transforme, pour saisir au vol les derniers vestiges d'une ville orientale et pouvoir ainsi les fixer dans le présent ouvrage. C'est pour cela que le meilleur point de repère pour pouvoir accomplir notre tâche, c'est de peindre les traits de Salonique pendant ce premier quart du XXème siècle, et sous le sous-titre de: « Salonique, ce qu'elle est », nous esquissons les types, les us et coutumes, les sites, les accoutrements qui sont les derniers vestiges d'un Orient qui meurt, et qui, dans quelques années, ne seront plus que choses révolues. Nous nous confignons ainsi dans le rôle du folkloriste, dont le souci est d'être vrai, parce qu'il est l'auxiliaire de l'Ethnographie et de l'Histoire.

Nous avons ajouté, au présent ouvrage, le récit fidèle du grand incendie du 5/18 Août 1917 qui transforma complètement la physionomie de la cité, afin de pouvoir mieux donner un tableau d'ensemble de l'aspect actuel de cette « Perle de l'Egée », dont nous clôturons la série avec le présent ouvrage.

11. Souvenir de SALONIQUE — Boulevard Nikis et Tour Blanche
Nikis Boulevard and White Tower



5. Souvenir de SALONIQUE — Les quais vus de la Tour Blanche
The wharfs seen from the White Tower



SALONIQUE, CE QU'ELLE EST

SALONIQUE CE QU'ELLE EST . . . Tâche ingrate et difficile que de vouloir fixer les traits définitifs d'une ville pendant son évolution, surtout dans un tournant de l'histoire où la vie est mouvementée et instable. Tel est le cas de la ville de Salonique dans la plus intéressante période de son existence. Pourtant, nous arrêtant au milieu de cette course échevelée des événements, nous tâcherons de donner un aperçu fidèle sur les traits caractéristiques de cette capitale de la Macédoine, surtout pendant que les soldats alliés l'honorent et l'animent de leur présence.

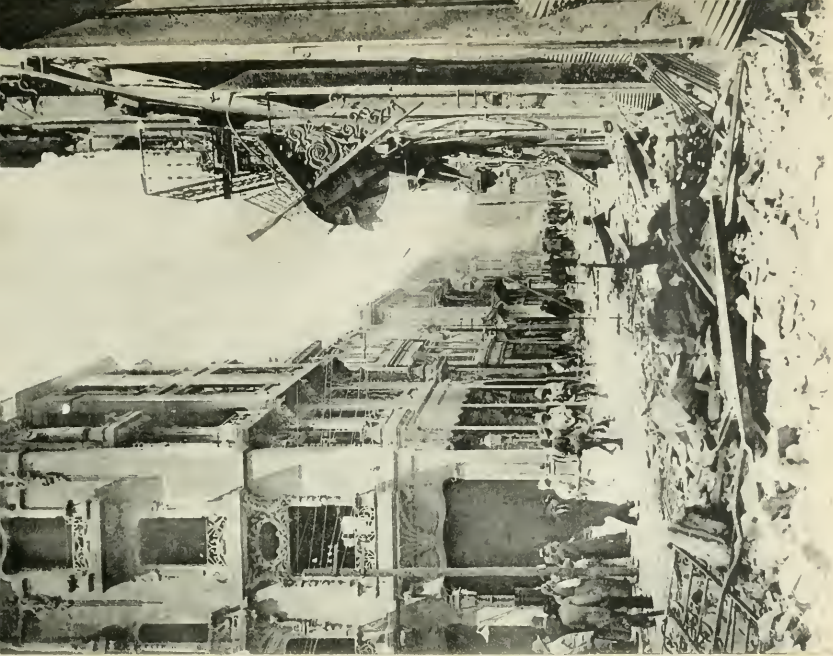
Salonique, terre classique, ville qui vit passer les armées de Philippe et d'Alexandre le Grand, cité conquise par les Légions romaines, par les hordes barbares, qui l'ont pillée et saccagée, Métropole qui vit, tour à tour, déployer les bannières de Byzance, des Lions de St. Marc, l'étendard rouge où brillait le Croissant, terre infestée par les Comitadjis et par tous les Francs Tireurs de malheur, Cité abreuvée de sang et dont le ciel fut fréquemment illuminé par les reflets sinistres d'effroyables incendies, ton hymne ne peut-être qu'une synthèse de tous les cris affreux que tu as entendus. Ton histoire est une épopée des plus merveilleuses qu'une ville puisse vivre.

Si Jupiter, qui trône au dessus de l'Olympe, baigné par la nappe azurée du golfe, aurait mobilisé toute son armée pour arracher à la convoitise des dieux d'abord, et du Kaiser ensuite, cette "Perle de l'Egée", cet événement pâlirait devant les faits dont Salonique fut le théâtre pendant l'évolution des siècles et dont les souvenirs planent encore sur la ville,

On évoque, en effet, comme dans un roman intéressant: les Huns, les Romains, les Franes, les Sarrasins, les Vénitiens, les Byzantins, les Turcs, la révolution grecque, l'insurrection bulgare, Mahmoud Chefket Pacha, le Comité „Union et Progrès“, la révolution jeune-turque, les bombes, Abdul-Hamid, la guerre balkanique, l'arrivée de l'armée grecque, l'assassinat du roi Georges, la poudrière de Zeitenlik, la chasse aux Bulgares, les exploits des chefs des Comitadjis: Sandasky, Paniza, Cernopew, Déliradéff..., le débarquement des troupes alliées, la retraite serbe, le gouvernement de la Défense Nationale, Vénizelos... C'est tout un passé émouvant, digne d'une ville célèbre.

Malgré ces glorieuses pages de son histoire, malgré sa destinée si orageuse, Thessalonique reste elle-même. Elle garde toujours sa physionomie toute puissante de ville orientale, où se coudoient toutes les races et où se parlent toutes les langues; elle garde une empreinte spéciale et dont le lecteur trouvera un reflet dans les pages qui suivront.





15 Salonique - Incendie des 18-19-20 Août 1917
Café Floca, Hôtel de Rome, Rue Bulgarocone



13 Salonique — Incendie des 18-19-20 Août. 1917
Rue Venizelos et Place de la Liberté



14 Souvenir de SALONIQUE — Place de la Liberte

LE GRAND INCENDIE

DU 5/18 AOUT 1917

On a dénommé Salonique la «ville de cendres», parce que, dans toutes les époques, cette ville opulente et industrielle fut transformée en ville de désolation par ses fréquents incendies.

Les grands incendies des années: 1545—1564—1587—1610—1620—1623—1734—1754—1840—1849—1877—1890—1910 ne le cédèrent en rien à la catastrophe épouvantable qui s'est abattue le Samedi 5 Août (v.s.) 18 Août (n.s.) 1917.

Vers 4 heures et demie de l'après-midi, un réfugié grec de Thrace, habitant une bicoque, place dite de «l'Agua Nueva», à l'extrémité de la rue Léontou-Sofou, était occupé à frire des aubergines dans du beurre. La poêle ayant pris feu, alluma aussitôt la paroi en paille de la cuisine. Le vent du Vardar soufflait avec violence. Ce même vent, qui a si souvent multiplié les incendies à Salonique, activa la propagation du feu, qui gagna, en un clin d'œil, la maison voisine.

Ce quartier, ainsi que tous les vieux quartiers de Salonique, était construit en bois et en torchis. C'est dire quel aliment favorable ce fut pour l'incendie, attisé par le vent du Vardar, la «Tramontane» comme l'appellent les indigènes Israélites.

Vers cinq heures, une cinquantaine de maisons étaient déjà réduites en cendres. Impossible de combattre le feu, car, chose incroyable, Salonique, grande ville moderne de près de 400.000 habitants, ne possédait pas un bon service des eaux.

Près du foyer de l'incendie, la foule grouillante, affolée, courait en tous sens, criant et gesticulant. Les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants, emportaient prestement des paquets d'effets, des meubles, des malles, des coffrets contenant toutes leur fortune. C'était un méli-mélo indescriptible. Au milieu de ce tumulte, des cavaliers anglais, des soldats français, italiens, serbes, grecs, s'efforcent de mettre un peu d'ordre et d'aider la population. Mais, faute d'eau, l'incendie fait rage, les flammes se répandent dans toutes les directions sous le puissant souffle du vent. Des fortes détonations se font entendre. Ce sont les sapeurs du génie français qui font sauter à la dynamite une rangée de maisons, pour essayer de circonscrire l'incendie, mais peine inutile. Les gerbes de feu poussées par le vent gagnent le centre de la ville. Le danger est réel. L'avalanche infernale de flammes, après avoir consumé les quartiers de la Préfecture et de la Municipalité, s'engouffre dans la rue Vénizelos, laquelle par sa direction et sa forme rectiligne, fait office de cheminée. Dès lors, le sort de la ville basse était décidée. La mer de flammes déferle ses flots destructeurs, que l'homme est désormais impuissant à arrêter, vers la rue Ignatia, et pareilles à une coulée de lave, ces flammes se répandent simultanément dans les rues du Teharchi, du Capan, de St.- Sophie et se dirigent vers la mer.

A partir de la rue St.- Demètre jusqu'au quai, englobant tout le quartier de la ville basse, ce n'est alors qu'un tourbillon de flammes, de torches et de cendres brûlantes. La superbe église de St.- Demètre, un vrai joyau d'art, dont Salonique était fière, devient en quelques minutes, un amas de ruines.

Le vent du Vardar souffle toujours avec violence. Le feu étend ses langues dans la direction de la Tour Blanche et les sinistres lueurs se reflètent au loin sur la mer, qu'elles embrasent de toutes parts. Le souffle puissant du Vardar projette violemment des milliers de flammèches jusqu'aux monts Olympe, sur les navi-

20. Souvenir de SALONIQUE
Place de la Liberté et rue Venizelos
Liberty Square and Venizelos street



2 Salonique — Incendie des 18-19-20 Août 1917 - La Place de la Liberté et Rue Venizelos
Salonica — Fire of 18-19-20 August 1917 - Place of Libertée and Venizelos Street

13 Souvenir de SALONIQUE — Les Quais
The Wharfs



16 Salonique Incendie des 18-19-20 Août 1917 - Les Quais, le Splendid Palace
Salonica — Fire of 18-19 20 August 17 - The Quay : the Splendid-Palace

res en rade, qui s'éloignent vers la Chalcidique. Au dessus des flammes, les minarets blancs, dont quelques uns brûlent comme des torches gigantesques, dressent, au milieu de l'immense embrasement de la ville, leur svelte silhouette.

L'incendie est laissé à son sort, le vent soufflant vers l'est, les vieilles constructions en bois deviennent vite la proie des flammes, et les barrages à la dynamite ne peuvent pas arrêter la marche toujours croissante du fléau destructeur, Désormais, tout Salonique est en flammes. Le spectacle est terrifiant.

C'est 4 heures du matin. Le jour va se lever bientôt sous cet immense brasier. Voilà que Phébus commence à paraître derrière les monts Hortiadjis. Un contraste frappant s'établit entre la demi-obscurité de l'Orient et l'immense lueur qui monte de la ville. De quelque côté que se porte le regard, on n'aperçoit que d'énormes gerbes de feu. Seuls, les flancs arrondis de la Tour Blanche, s'estompent vaporeusement, éclairés d'un jour vif, et semblent écraser de leur masse les débris de la ville, qui s'effondre sous l'action du feu.

Le jour se lève sur ce décor dantesque. Les mille bruits de la ville en détresse montent en une clameur étouffée vers le ciel. De toutes parts, débouche sur le quai et les abords des casernes grecques une foule énorme, courant, criant et gesticulant, entassant sur les champs libres de l'Avenue des Campagnes, des montagnes de matelas, des sacs, des effets, des lits. Près du débarcadère de la Tour Blanche, certains chargent les effets sauvés sur des voiliers, sur des barques ou sur des mahones. Le spectacle qu'offraient ces milliers de sinistrés échevelés, les yeux rougis et gonflés par les larmes, par la chaleur, le vent, la fumée et l'insomnie de cette nuit de terreur, était indescriptible. Au milieu de ce tumulte infernal, de ce désarroi général, la circulation devenait impossible. L'arrivée des gendarmes et d'un grand contingent de troupes alliées et les services rendus par les automobiles des armées de l'En-



3 Salonique — Incendie des 18-19-20 Août 1917 - Une Rue du Quartier Franque
Salonica — Fire of 18-19-20 August 1917 - A street of French Quarter



8 Salonique — Incendie des 18-19-20 Août 1917 - Rue Franque, Poste Anglaise
Salonica — Fire of 18-19-20 August 1917 - French Street, British Post Office

LES GRANDS ÉDIFICES DÉTRUITS

Les édifices publics ou de culte, détruits par l'incendie, sont très nombreux. Les Israélites en ont eu, pour leur part, 36 dont les principaux sont: Le Grand Rabbinate, le grand temple du Talmud Torah, les synagogues, Pouliá, Scialom, Aragon, Ez-Ahaïm, etc.

Les Grecs ont perdu les églises: S^t-Demètre, S^t-Nicolas, S^t-Théodora.

Les Turcs ont perdu la mosquée Hamza-Bey, et quelques «medressés».

Parmi les édifices publics on compte: l'hôtel des Postes et Télégraphes, la Municipalité une partie de la Banque Impériale Ottomane; les écoles de l'Alliance Israélite Universelle des filles et des garçons, L'école italienne, le Consulat de Belgique, la C^{ie} des eaux et la C^{ie} du Gaz.

On compte encore les grands hôtels de la Place de la Liberté: l'hôtel d'Angleterre, l'hôtel Rome, hôtel Impérial, Splendid - Palace; les cercles: le Nouveau Club, le Club des Intimes, l'Association des Anciens Elèves de l'A. I. U; les cinémas Pathé, Olympia, Eden; les grands magasins: Orosdi, Tiring, Mayer etc. etc. . .

SALONIQUE AU LENDEMAIN DU GRAND INCENDIE.—LES MESURES PRISES.

L'incendie avait surpris Salonique dans toute son activité, dans tout son épanouissement. La présence des troupes alliées dans la capitale de la Macédoine, qui est la base des armées de l'Entente en Orient, faisait de Salonique un centre d'affaires des plus animés. Son commerce se développait de jour en jour, amenant un bien être général, tant pour la population civile que pour les soldats alliés. Les rues étaient trop étroites pour contenir une foule compacte qui l'animait sans cesse, jour et nuit. Les cafés toujours bondés, les cinémas

constamment archicomblés, les riches magasins achalandés, sans interruption, dénotaient une prospérité jamais atteinte par une ville orientale, plongée jusqu'ici dans l'indolence et le marasme. Et voilà maintenant Salonique, la belle et riche cité, dans la désolation, la misère et le deuil. Les milliers des sinistrés commencèrent à se rendre compte de la grandeur de la catastrophe. Les secours s'organisent rapidement. Les troupes alliées mirent à la disposition de la population des voitures, des camions, des charrettes, et sans la coopération de leurs moyens de transport, l'installation des sinistrés aurait été retardée, si pas rendue impossible. Le manque d'eau, au lendemain du désastre, aggravait les malheurs des rescapés, assoiffés, qui se jetaient avec avidité, sur les fontaines publiques pour se désaltérer avec une eau infecte.

La fraction de la population non atteinte fit son possible pour aider les sinistrés, mais l'aide individuelle est nulle dans les grandes calamités. C'est alors que l'Etat, les troupes Alliées et les communautés religieuses, firent dresser à la hâte des tentes pour abriter les sinistrés. Douze sections furent créées pour la distribution du pain. Les Alliés créèrent plusieurs campements où l'on offrait aux malheureux, abri, pain, soupe et viande.

L'Amiral commandant l'escadre française de Salonique, mit à la disposition des autorités, d'importantes quantités de pain. Le commandement italien fit distribuer, pendant plusieurs jours consécutifs, du pain, de la soupe, du fromage et diverses denrées à tous les sinistrés qui en faisaient la demande. La société italienne de Bienfaisance distribua également, pendant plusieurs jours, le pain à tous les ressortissants italiens.

Les Anglais se chargèrent du ravitaillement en soupe et en lait des hôpitaux civils de la ville.

Le quartier de la Toumba, les abords des hôpitaux français, italiens, le champ de Karaoussin, ceux de la route de Mikra, de Lembet, de Zeïtenlik etc. furent

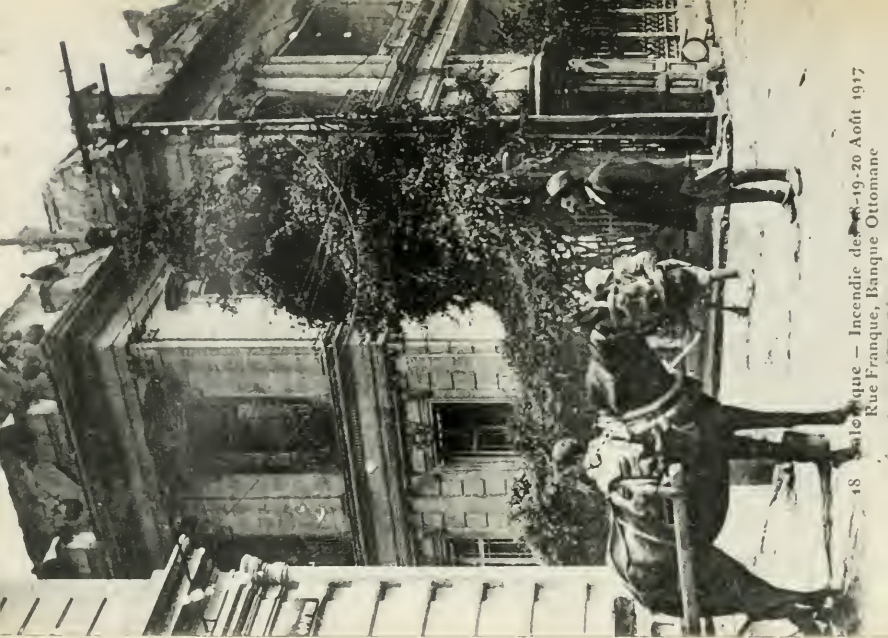


ST DEMETRIUS' CHURCH

After the Fire
from the Minaret.



10 Salonique — Incendie des 18-19-20 Août 1917 - Reste du Marché
Salonia — Fire of 18-'9-20 August 1917 · Remainder of the Market



48 Aleppo — Incendie des 18-19-20 Août 1917
Rue Franque, Banque Ottomane



14 Salonique Incendie des 18-19-20 Août 1917 - Un Coin de la Rue Coundouriotis
Salonica - Fire of 18-19-20 August 1917 - A corner of Coundouriotis Street



104. · SALONIQUE · Aspect d'un Minaret dans la Banlieue
SALONICA. A view of a Mosque out of the Town

mis à la disposition des sinistrés qui y furent abrités sous des tentes. Ainsi, dès le lendemain du désastre, grâce aux secours organisés à la hâte, les craintes d'une famine furent écartées, et l'écllosion d'une épidémie ne fut plus à craindre.

Dès le deuxième jour après l'incendie, des équipes des génies français et grecs furent constituées, pour procéder, sans retard, à l'écroulement des pans des murs et déblayer les rues des quartiers brûlés.

Le gouvernement grec ainsi que le gouvernement français votèrent d'importants crédits pour venir en aide à la population éprouvée. Le roi Alexandre arriva à Salonique le 25 Août, c'est-à-dire, quelques jours après l'incendie, pour constater, *de visu*, le désastre, et pour apporter aux sinistrés sa parole de consolation, et les exhorter à la patience.

Le général Sarrail, alors chef des Armées Alliées d'Orient, mit à la disposition du grand Rabbin de Salonique 100.000 frs pour la Communauté juive, comme premiers secours votés par le gouvernement de la République française, ainsi que 10.000 pour la Communauté musulmane, 10.000 pour la Municipalité de Salonique, 10.000 pour les Grecs sinistrés de la ville, 20.000 pour l'Association des Anciens Elèves de l'Alliance Israélite Universelle, 5000 pour le personnel des établissements français.

L'ASPECT DE LA VILLE APRÈS LA CATASTROPHE.

Rien de plus lugubre que l'aspect d'une ville en ruines, que le malheur surprend dans tout son épanouissement, dans toute sa prospérité et son activité. Tristes immeubles, tristes rues, tristes quartiers, triste ville!...

Les grandes artères où se coudoyaient toutes les races du monde, sont maintenant, sinistrement désertes.

Les habitants sont dispersés tout le long des faubourgs de la ville. Là, sous des tentes, sous des baraquements, construits à la hâte, les sinistrés, hommes, femmes, vieillards, malades, enfants, se reposent tristement les yeux démesurément gonflés encore par la fumée, et la poussière, leurs figures hâlées par le soleil, attristées par l'insomnie et la douleur. Quelques uns, accablés par la fatigue, couchés à la belle étoile, dorment d'un sommeil profond.

La circulation dans la ville incendiée devient impossible. A des intervalles plus ou moins longs, la sonnerie du clairon retentit, puis une explosion sourde ébranle l'air, une masse lourde s'écroule dans un grand fracas, c'est une maison qui s'effondre ou un magasin que les soldats du génie font sauter à la dynamite.

Tous les habitants ainsi dispersés se transportèrent en grande partie, aux quartiers des Campagnes, vers la rue Monastir et vers les faubourgs nord-est de la ville incendiée. Des commerçants s'installèrent tout le long des routes, sur les trottoirs, et le long des grilles des élégantes villas. Partout dans le quartier des Campagnes, dans celui de la route de Monastir, de Lembet, de Zeïtenlik, et non loin du Terminus des Tramways, s'élevèrent, surgirent comme par enchantement, des tentes, des établissements de fortune, des boutiques, des bicoques, des baraquements de toutes sortes, faits à la hâte, avec tous les vieux matériaux, planches brûlées, bidons, toiles rapiécées, morceaux de sacs, etc.

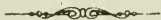
Près de cette Babylone, surgie tout à coup, tout le long des Avenues du roi Georges et de la reine Olga, circulent des tramways archi-bondés sur les marche-pieds desquels étaient suspendues des grappes humaines.

Tel était l'aspect de la ville au lendemain du désastre, tel est, à peu près celui, d'aujourd'hui, plus de dix mois après l'incendie.

Quelques constructions bâties hâtivement, et quelques baraquements ajoutés à ceux construits au lendemain du désastre, donnèrent aux extrémités de la ville brû-

lée, tant au nord qu'au sud, une grande animation. Cependant le beau quartier des Campagnes reste le centre de presque toute l'activité de la malheureuse cité. Ce faubourg élégant sera-t-il le centre de la ville future, ou servira-t-il de cité provisoire, en attendant que la ville en cendres soit rebâtie selon les nouveaux plans dressés? L'avenir seul peut nous le dire!...

LA VIE DES SINISTRÉS APRÈS LE GRAND INCENDIE



Au lendemain de cette grande calamité, la partie de la ville où s'élevaient le plus grand nombre de maisons, de magasins, d'entrepôts et de boutiques, ayant été la proie des flammes, 90.000 personnes se trouvèrent sans abri. Privées de leurs logements, de leurs bureaux, de leurs magasins, de leurs dépôts ou de leurs boutiques, elles furent obligées de se disperser dans les faubourgs, aux alentours de la ville, de se loger auprès de parents non éprouvés, ou de louer, à prix d'or, des chambres où s'entassèrent parfois jusqu'à dix personnes. Toutes les caves, toutes les cuisines, toutes les mansardes, tous les magasins, furent un refuge pour les sinistrés. Ceux qui ne pouvaient pas se payer un loyer aussi exorbitant, s'abritèrent sous des tentes, ou sous des baraquements, mis à la disposition des malheureux, par les autorités alliées, et sous lesquels plusieurs restent encore.

Pendant l'hiver rigoureux des années 1917 — 1918, les sinistrés qui étaient réduits à mener une vraie vie de nomades, furent en butte à toutes les épreuves douloureuses, résultant des pluies torrentielles, du vent glacé du Vardar, de la giboulée, des rafales, des crues, du frimas, etc. A la moindre pluie, ces pauvres sinistrés, parmi lesquels il y avait des femmes en couches, des

enfants, des vieillards et des infirmes, étaient mouillés jusqu'aux os. Souvent au milieu des longues nuits froides et obscures de l'hiver, lorsque le ciel ouvrait ses éclusés, ces déshérités de la fortune, les vêtements trempés, étaient obligés d'errer, en grelottant, à travers champs, comme des âmes en peine, afin de s'abriter sous l'aile d'un toit quelconque. Parfois, enveloppés de leurs couvertures, des femmes, des enfants, des vieillards erraient à l'aventure, comme des revenants, sur la grande route, leurs pieds pataugeant dans la boue, leurs membres transis, à la recherche d'un abri.

Dans ces tristes circonstances, pendant le long martyr enduré par ces malheureux, il est nécessaire de relever l'œuvre à la fois généreuse et humanitaire des autorités alliées. Toutes les administrations des hôpitaux, auprès desquels se dressèrent les tentes des sinistrés, n'ont pas ménagé à ces derniers, ni les soins ni les sacrifices matériels, pour soulager leur misère.

Dès les premiers jours du sinistre, des milliers de malheureux ont été recueillis comme des frères dans les hôpitaux français, dans des baraquements destinés aux blessés. Ils y furent nourris, logés et traités avec cette aménité spéciale au caractère français. Les journaux locaux ont tout particulièrement relevé, à cet effet, l'œuvre du Commandant Demain, qui dirige la Réserve du Matériel Sanitaire. Cet infatigable Commandant, a su faire autour de l'hôpital No. 6, un camp modèle pour les rescapés. Tous les services y furent parfaitement assurés, pourvoyant à tout: à l'hygiène, à l'ordre, à la distribution gratuite, journalière, des viures et aux soins à donner aux malades et aux bébés.

Mademoiselle Pallamaris, et les dévouées sœurs de St.- Vincent de Paul, ne négligèrent rien pour soulager le sort de ces déshérités, hier aisés et heureux, aujourd'hui couchés sous le poids du malheur! . . .

Là, n'est pas le seul exemple généreux donné par les alliés. D'autres hôpitaux français, anglais, italiens, serbes etc, n'ont pas manqué de prodiguer les secours aux infortunés.



SALONIQUE. — *Hagia Paraskevi*. — *Les réfugiés.*

Il faut particulièrement relever les services imminents rendus dans cette triste circonstance par le R^d Père Brunetti de la Paroisse Catholique de notre ville, qui s'est en effet empressé de constituer les premiers secours immédiats consistant en pains, vêtements etc. distribués aux rescapés pendant plusieurs jours. Ces actes se passent de tout commentaire, car ils sont venus à temps pour soulager des maux nombreux dans des circonstances aussi pénibles.

Ainsi, pour ne donner qu'une faible idée de ce qui fut fait par les troupes anglaises en faveur des sinistrés, nous reproduisons ici, textuellement, un article paru dans la revue, « Pro-Israel » No. 18 du 19 Avril 1918, article qui reflète en partie, les bienfaits que les autorités anglaises n'ont cessé de donner, même aujourd'hui, aux éprouvés du grand incendie:

Le camp des sinistrés juifs à Kara-I-Ssi.

Une providence des malheureux — Le capitaine Watson

»A l'occasion du prochain transfert des sinistrés juifs du camp de Karaïssi aux baraques construites par le Gouvernement, près de Lembet, nous croyons intéresser vivement nos lecteurs, en leur rendant compte d'une visite que nous y avons faite pendant la fête de Pâques. Nous considérons comme un devoir de relater l'œuvre si digne d'éloges et empreinte d'une bonté vraiment touchante du capitaine Watson, commandant du camp.

L'impression que nous en avons ressentie est des plus réconfortantes. Nous avons été fort agréablement surpris de l'installation merveilleuse de ce camp si savamment organisé et de son administration, grâce au dévouement admirable du Capitaine Watson qui, depuis sept mois, ne cesse, nuit et jour, de prodiguer des soins multiples à ses protégés et de leur procurer tout le confort désirable. Le capitaine Watson, un

sincère ami de notre peuple, est pour les sinistrés une véritable Providence, veillant constamment à leur bien-être moral et matériel. Nous avons pu le constater, de visu, par l'examen minutieux du camp, ainsi que de ses institutions, grâce à l'interprète Mr. Issac Lévi, qui a bien voulu être notre cicérone dans cette circonstance.

Le camp de Karaïssi est divisé en deux zones bien distinctes. La zone N^o 1 possède 250 tentes et le No. 2, seulement 50; avec une population totale de 1250 âmes environ. Chaque famille, composée de six membres, au maximum, a droit à une seule tente; si elle dépasse ce chiffre, elle a droit à 2 tentes.

Les deux camps de Karaïssi, sont gardés par une police juive, composée de deux commissaires de police pour chaque camp, avec 10 gendarmes choisis parmi les sinistrés juifs.

La force publique, tout comme dans la ville, a pour tâche de surveiller les habitants de leurs actes, d'arrêter les perturbateurs de l'ordre public, et de les écrouer, car il existe une véritable prison dans le camp. Ils peuvent, le cas échéant, arrêter même les militaires qui, contrevenant à l'ordre des autorités, entrent dans le camp, ce qui leur est catégoriquement défendu. Toutes les personnes arrêtées, sont jugées par le capitaine, qui sait se montrer sévère, en même temps que juste.

Les enfants, suivent un cours d'hébreu qui leur est fait par le rabbin du camp, et un cours d'anglais, fait une fois par semaine, par une dame anglaise, Miss J'ames, laquelle s'applique aussi à enseigner à ses élèves des jeux récréatifs.

Le capitaine a aidé les sinistrés à se construire une synagogue, bien aménagée dans un baraquement, qui en même temps que lieu de prière, tient lieu d'école et de centre de réunion pour le samedi et les jours fériés.

Il veille jalousement, à ce que leurs sentiments religieux ne soient blessés en aucune manière. Des dis-

positions ont été prises pour leur permettre de faire, à temps, leurs prières, matin et soir.

En outre, ils sont exemptés de tout travail le Samedi et les jours de fête israélite et la veille de sabbat, le travail cesse avant le coucher du soleil, comme il est d'habitude chez les Juifs.

Par ordre du capitaine, l'usage des boissons alcooliques y est rigoureusement interdit.

Une crèche, pour l'entretien de laquelle deux jeunes filles grecques, M^{elles} Litsa et Hellène Andréopoulos, prêtent leur précieux concours, distribuent journellement 120 portions de lait pour les enfants. On y fait prendre aussi quotidiennement à ces derniers, un bain. Avec une régularité toute anglaise, ces deux demoiselles se rendent tous les jours, malgré toutes les intempéries, accomplir la tâche ardue, qu'elles se sont imposées.

Quatre hôpitaux fonctionnent à Karaïssi, dont un pour les femmes, un autre pour les hommes, un pour les maladies des yeux et un quatrième pour les maladies infectieuses. Heureusement ce dernier ne contient actuellement aucun malade.

Les patients sont soignés par des médecins de l'armée anglaise et des infirmières. Un fait caractéristique qui démontre la tolérance très large dont use le capitaine Watson à l'égard des sinistrés, c'est qu'il a fait remplacer pendant la fête de Pâques les infirmières non juives de l'hôpital par des juives, et qu'il a ordonné de préparer la cuisine pour Pâques, selon les exigences du rite israélite.

Des souterrains ont été creusés à proximité du camp, pour protéger les sinistrés en cas de raids aériens. Nous faisant l'interprète de nos malheureux coréligionnaires, nous nous faisons un devoir d'adresser aux autorités anglaises ainsi qu'à leur digne représentant le Capitaine Watson, l'expression de notre profonde gratitude pour les innombrables bienfaits dont on les prodigue.»

De leur côté les autorités militaires italiennes prirent les mesures les plus urgentes pour secourir toutes les victimes rassemblées à Zeitenlik. Le commandant du ravitaillement, (comando di Tappa), distribua, sous la direction du major Ameri et du capitaine Trenoli, d'abondantes rations. Le Consulat général d'Italie, assurait le pain quotidien aux ressortissants italiens, par l'entremise de la Société italienne de bienfaisance, ainsi que par le «Maggazzino Italiano». Les autorités se distinguèrent particulièrement dans ces douloureuses circonstances, en veillant non seulement à la distribution des vivres, mais aussi en procurant aux sinistrés italiens besogneux, de la lingerie et des vêtements.

LE COMMERCE SALONICIEN RENAIT DE SES CENDRES.

Le commerce en général, et tout particulièrement celui de Salonique, a le mérite de renaître vite de ses cendres.

Celui qui connaît l'esprit entreprenant des habitants de cette ville, essentiellement commerciale et industrielle, et surtout celui des Israélites, qui forment la majeure partie de sa population, n'est nullement étonné de voir la vie reprendre, et le commerce renaître au lendemain même de ce désastre. Abandonnant le foyer encore fumant de l'incendie, les marchands de bric-à-brac, de mercerie, des quatre-saisons, s'installèrent à la hâte tout le long de l'avenue des campagnes, des routes de Mönastir, de Zeitenlik et s'y établirent à ciel ouvert. Quelques uns s'y construisirent des magasins de fortune, avec des planches à demi brûlées, des toiles de tentes, des tôles, des bidons de pétrole; d'autres, plus hardis, étalèrent leurs marchandises le long des grillages et enclos des villas, depuis la Tour Blanche jusqu'à Kerim Effendi et au delà de l'arrêt du Tram.

Les pêcheurs exposèrent leurs produits devant l'ancienne halle aux poissons ou au débarcadère de la Place de la Liberté, sur des étalages faits de débris d'ustensiles et de meubles et surtout sur des lits en fer, qu'ils trouvèrent sur place, au milieu des décombres.

Le long des rues des Campagnes, de la route de Monastir, du Boulevard de la Défense Nationale et de la route de Bechtinar, s'élèvent actuellement des baraquements où, petit à petit, sont logés les nombreux sinistrés. C'est dans ces faubourgs que la vie bat son plein actuellement.

Cette confiance des Saloniciens dans un avenir qu'ils envisagent avec sérénité, cette activité, ce courage puisé dans leur propre force, au lendemain même du malheur, est un signe manifeste de la vitalité dont est dotée la population de cette malheureuse cité.

III.

SALONIQUE, ÉTERNELLE MACÉDOINE

Malgré le desastreux incendie, qui a complètement enlaidi une partie de la ville, malgré tous les grands événements qui se sont succédés, sans interruption, à Salonique, depuis la première guerre balkanique, la capitale de la Macédoine n'a pas perdu de son cachet particulier de ville orientale, qui veut se modeler sur celles de l'occident. En effet, la Métropole macédonienne, quoique perdue au fond de son golfe, émerveille encore l'étranger par la variété des races qui l'habite, ayant chacune ses us et coutumes. Le troupière, le touriste, ou le simple voyageur qui débarque pour la première fois à Salonique, est de suite frappé, même de nos jours, par la diversité des types, par une foule bariolée, aux allures, aux accoutrements et aux accents différents. Comme dans les temps écoulés, Grecs, Juifs, Français, Italiens, Russes, Serbes, Turcs, Bulgares, Albanais, Koutzovalaques, Tziganes, Anamites, Tonkinois, etc, se coudoient dans ses artères trop étroites, formant une foule polychrone, qui vous rappelle constamment que Salonique est encore de nos jours «le carrefour du monde», elle vous crie : *«Je suis la Macédoine sans cesse !...»*

Dans ses lignes générales, la ville est demeurée, à peu près, ce qu'elle était au commencement du XX^{ème} siècle, c'est-à-dire, aux dernières années de la domination turque, pendant lesquelles elle fut transformée,

modernisée, grâce aux travaux exécutés par Midhat-Pacha, gouverneur de la ville et Hamdi - Bey président de la Municipalité pendant les années de 1888 à 1900. Les seules transformations survenues depuis furent le changement de couleur rouge qui dominait pendant le régime turque remplacée par celle azurée claire des Hellènes. Le fez fut détrôné par les chapeaux, la croix orthodoxe remplaça le croissant sur les mosquées byzantines, redevenues églises, et sur les édifices publics. Seuls, les blancs minarets, qui dressent leurs sveltes silhouettes, nous rappellent la vieille Selanik des Osmanlis; mais du haut de ces minarets les muezzins ne chantent plus la gloire d'Allah et n'appellent plus les fidèles à la prière. Au silence de la ville indolente et endormie, sous l'ombre du mystère de l'Islam, succéda le vacarme assourdissant des temps modernes.

La «Perle de l'Égée» est assise en amphithéâtre au pied de son golfe bleu, ayant, au Nord-Ouest ses antiques murailles, lignes des bastions et des créneaux brisés, formant là haut, à perte de vue, comme une corniche naturelle. L'Acropole, avec ses sept tours (Heptapyrghion), trône tout en haut de la ville. Là, les dédales de ses vieilles rues silencieuses, où s'enchevêtrent les maisons en bois, toutes déjetées et de travers, avec leurs fenêtres grillagées et leurs jalousies impénétrables aux profanes, forment des vrais labyrinthes.

En plongeant les regards dans la ville basse, l'énorme étendue des quartiers brûlés s'étend comme un vaste désert au pied d'elle. Les parties non brûlées entourent tout autour les décombres.

La deuxième rue du quai, la rue Boulgaroethone (textuellement: rue du Tueur des Bulgares) autrefois la plus élégante de la ville et tirée au cordeau, est devenue un vaste entrepôt de fûts et de barils vides, qui déambulent constamment au gré des accidents du terrain. Le Quai de la Victoire, (la Cannebière salonicienne, avant l'incendie) présente maintenant l'aspect d'une

rue de village. Des bicoques, des vraies boîtes en bois, ont remplacé les élégantes constructions. Pourtant, il n'a pas perdu de son ancienne animation. Les tramways passent bondés de voyageurs, les voitures y promènent, cahin-caha, les poilus permissionnaires ou la demi-mondaine; les sifflets des locomotives, les sirènes des bateaux, les trompes des autos, les cris des arrabadjis, s'y élèvent, en une clameur confuse, et dénotent une grande activité. La nappe bleue du golfe est cachée par une forêt de mâts, de voiles et d'agrès, que les innombrables bateaux et voiliers y dressent partout.

A l'extrémité du quai se dresse la masse imposante de la Tour Blanche, qui donne à la ville basse un cachet très caractéristique. Assise au milieu de sa plage, à l'extrémité du carrefour où se croisent le Boulevard National, la rue des Campagnes et le débarcadère de la Tour, elle marque bien où commence aujourd'hui la ville habitée. C'est là que se coudaient les poilus, toujours gai, le tommy à l'allure grave, le carabinier sérieux en chapeau napoléonien, l'officier serbe, sanglé dans son élégante rédingote, le corofilax, le hammal, le lustro, les messieurs élégants et habillés selon le dernier cri de la mode, la femme turque, toujours mystérieuse, les dames élégantes, le pope, le camelot, etc. C'est là que se donne constamment rendez-vous une foule énorme qui prend d'assaut les tramways, toujours archi-combles. C'est là que la victoria de la demi-mondaine, à l'énorme chapeau rococo, attire tous les regards. Ce coin de la ville, présente à toute heure de la journée, un mouvement intense, une foule humaine, toujours en branle, l'anime. Parmi cette foule bigarrée, dans ce cahotement incessant, on rencontre tous les types, tous les accoutrements, on observe toutes les allures, on y entend tous les accents de l'univers; c'est une multitude polychrome aux démarches différentes, aux costumes variés, mais où le bleu, le kaki et le grigioverde des militaires dominant.

Poussant plus loin, vers la grande route des Campagnes, le regard se repose par l'uniformité des villas élégantes, entourées de jardins, qui s'y alignent jusqu'à la station terminus des tramways. Tout le long de l'interminable rue du Vardar, (le Tahta - Kalé des Turcs, la célèbre voie Ignatia des Romains, le Léophoros des Byzantins et rebaptisée de nos jours par les Grecs, la rue Ignatia), une continuelle foule la traverse, une foule où l'on rencontre les spécimens de toutes les races. Mais qui nous redonnera le spectacle que présentait cette Tahta-Kalé des Turcs, pendant une nuit de Ramazan?... Aussitôt que le coup de canon annonçait aux fidèles d'Allah la fin du jeûn, on voyait dans ces rues pleines de monde, des milliers de lanternes, des théâtres, des Karagheuz, des tables dressées sur les trottoirs où s'entassaient tous les succulents mets d'Orient, les mosquées couronnées de feux, grandes bagues lumineuses qui piquaient dans le ciel et qui, à l'aube pâlis-saient aux premières lueurs du jour, lorsque le muezzin annonçait, par ses aubadés pleines de notes indolentes, la fin des agapes de *l'Iftar*. . .

En dirigeant les regards vers les quartiers sud-est de la ville, à proximité de l'Arc de Triomphe de Galère, et de l'Hippodrome, habités par la population grecque, on y voit érigées un tas d'églises byzantines et des monuments antiques, qui vous rappellent tant de souvenirs archaïques.

Sur les coteaux, aux alentours de la ville, dans toutes les directions, s'étagent les camps des Alliés, couverts par un amoncellement de baraquements et des tentes, au milieu desquels courent des routes tirées au cordeau et bien propres.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'aspect de cette ville macédonienne et essentiellement cosmopolite.

La ville divisée ainsi en tant de secteurs, est habitée chacun par une fraction de la population, suivant à la confection à laquelle elle appartient. Salonique, tout

comme dans les anciens temps, forme donc un amalgame polychrome, un mélange étrange d'habitants une éternelle macédoine de types, aux accoutrements, aux langages aux us et aux coutumes différents.





53 - SALONIQUE - Entrée du Couvent des Pères Grecs
SALONICA - Entrance to the Convent of the Grecian Fathers

IV

CROQUIS SALONICIENS

LA FOULE

Avant la campagne balkanique, les rues de Salonique, sauf quelques principales artères, étaient tellement désertes, qu'il y avait un véritable danger à s'y aventurer seul, la nuit à peine venue.

Aujourd'hui la ville est surpeuplée. Pour pouvoir s'en rendre compte ainsi que de la diversité de la population, il faut s'arrêter, un moment, dans un des carrefours de la ville. La foule y passe sans discontinuer, et dans chaque groupe on rencontre une diversité de peuple. On ne peut s'imaginer une plus grande diversité de types, de costumes, d'allures. On ne pourra jamais se faire une idée de la confusion des races que l'on y voit sans cesse, dans l'intervalle de quelques minutes. Une dame mise selon le dernier cri de la mode parisienne se croise avec un réfugié grec de Thrace ou avec un soldat indien, un lustrero choque de sa caisse à brosse, un vieux turc, à la marche indolente, un deunmeh, au fez bien repassé, reluque une demi-mondaine, qui laisse voir la naissance de ses genoux, tandis qu'un camelot, coiffé d'un vieux béret d'artilleur français, se chamaille avec le marchand de pois-chiches crétois, à larges culottes à fond flottant.

Plus loin, un officier anglais, impeccable, le monocle vissé dans l'œil droit, répond au salut du Koro-fila grec. Un chasseur d'Afrique coudoie un portefaix courbé sous son poids et criant de sa voix de stentor: «Attention!»; un evzone grec, en jupon et chaussé de sandales, dont les pointes relevées sont ornées des pompons manifiques, passe bousculant tous les débardeurs. Une femme d'Asie Mineure, en jupon pantalon, reste en admiration devant la devanture d'un magasin. Un juif, à la longue lévite, bien mis, laisse le pas libre à un colonel grec, au shako richement galonné; une dame turque, enveloppée dans son noir tcharchaff, se confond, au loin, avec un pope, tout habillé de noir et qui s'écarte pour laisser passer un tzigane juché sur un âne pelé. Une femme juive, habillée de son ancien costume, maintient, à grand peine, un marmot entre ses bras. C'est un mélange cocasse, indéscriptible de peuples et de costumes; s'est une vraie Macédoine aux couleurs vives, c'est un écran sur lequel se projette tous les types sous la lumière vive d'Orient.

Tout ce monde passe indifférent, sans se regarder. Souvent, à tous les arrêts des tramways toutes cette foule bigarrée s'y arrête pour prendre d'assaut les voitures toujours bondés. Ce n'est pas donc une procession carnavalesque qu'on voit sans cesse défiler dans les rues de Salonique, c'est l'humanité toute entière qui passe devant les yeux, avec toutes les misères, chaque membre de cette grande famille nourrissant son idéal, ses chimères...

A quoi rêve, en effet, ce bon Israélite, la tête légèrement courbée, à l'allure indolente? Il rêve à la situation que l'incendie du 18 Août lui a créée en faisant de sa vie et de la vie des siens un vrai martyr. Quelles pensées illuminent la figure de ce vieux Grec, à la barbe patriarcale? C'est le souvenir de ses deux fils qui se sont couverts de gloire pendant la dernière bataille de Skra-de-Legen?... Qu'est-ce qui préoccupe ce deunmeh soucieux? Peut-être désire-t-il la fin de la guerre pour pouvoir se choisir une religion et une patrie!..

A quoi songe ce vieux Turc à l'allure indolente, si ce n'est aux péripéties de son Selanik qui l'a vu naître? Quelle amère pensée torture le cerveau de ce négociant, père de famille, dont la démarche lourde et la tête penchée révèlent une grande préoccupation? Est-ce le problème de l'alimentation, la cherté de la vie qui absorbent toutes ses pensées?

Quel rêve agite ce jeune éphèbe, au col largement rabattu? A quoi songent ce misérable réfugié grec, ce rabbin, ce tzigane? En Orient chacun des membres des différentes communautés, chacune de ces fractions de l'humanité, vit claquemurée dans son propre rêve. Aucune cohésion, aucun lien social ne les rapproche l'une de l'autre. Mais, depuis que le drame épouvantable de la grande guerre se déroule partout, les Saloniciens, de n'importe quelle confession et de n'importe quelle nationalité, sont dominés par la préoccupation commune des événements tragiques; aujourd'hui nous avons ajouté une corde d'arrain à notre lyre, selon le mot de Victor Hugo. Tous songent, avec amertume, que la chaîne des heures où se tissent les nouvelles destinées de l'humanité, est bien lourde et tous se résignent à vivre dans des tristes conditions avec toute l'abnégation et tout le courage civique requis dans ces heures penibles...

LA FEMME TURQUE

Le poilu ou le voyageur civil qui débarque pour la première fois dans une ville d'Orient, est impressionné par la vue de la femme turque, enveloppée dans son long «Yatchmak» ou dans son «tcharchaff». L'étranger, bercé par tant de récits, qui lui dépeignent cette femme comme une éternelle esclave, constam-

ment enfermée dans son gynécée, ou dans son harem, gardée par des nègres d'Ethiopie, armés jusqu'aux dents, ou par des ennuques vigilants, l'étranger, disons nous, est fortement surpris lorsque, dans toutes les rues de Salonique et à toute heure de la journée, il voit déambuler ces femmes - fantômes.

Aux premiers jours du débarquement des troupes alliées, un brave poilu breton, voyant uue de ces femme voilées traverser la Place de la Liberté, nous demanda à brûle-pourpoint si elle était religieuse. - Non, lui fut-il répondu ! — Alors quoi, insista-t-il naïvement, c'est une veuve portant le grand deuil ? . . .

La femme turque n'étant jamais accompagnée d'aucun homme, l'étranger se demande, si elle est veuve ou si elle subit le sort des femmes mal mariées. Toutes les fois qu'on aperçoit une femme turque on reste longtemps à la contempler et on évoque les *hanums*, les odalisques mystérieuses qu'on s'est imaginées, en lisant les ballades de Victor-Hugo. Mais à Salonique les «désenchantées» ne diffèrent des autres dames que par un léger voile blanc qui cache à peine les traits, ou par un «tcharchaff» en soie, dont le capuchon modifie légèrement l'ensemble d'une robe parisienne du dernier chic. Elégamment habillée et chaussée, la femme turque se rapproche beaucoup de la dame européenne. Ce voile jaloux, que le Coran prescrit, et qui devait être «un signe de la servitude et un frein à la jalousie» n'est plus qu'une allégorie. Le voile, selon les prescriptions de la loi musulmane, doit-être très épais, il doit couvrir tout le visage de manière à ne laisser voir que les yeux. Autrefois la police turque veillait scrupuleusement, dans toutes les rues de Salonique à ce qu'aucune femme turque ne se permit de relever son voile. La loi était rigoureuse pour les jeunes filles et les jeunes femmes, par contre, une certaine liberté était laissée aux vieilles de relever leur voile. Maintenant, c'est tout le contraire qui arrive, ce sont les vieilles qui se couvrent jalousement leurs vi-

sages, et les jeunes qui se promènent à visage découvert. . .

La vraie femme musulmane tient toujours son voile baissé dans les rues, et, si elle le relève parfois, elle le rabaisse aussitôt qu'elle rencontre un homme qui n'est pas un membre de sa famille, tandis que la femme, ou la jeune fille, «*deunmeh*» reste tantôt voilée tantôt le visage découvert.

Jusqu'à la moitié du XIX^{me} siècle, la loi musulmane imposait le voile, le *Yachmak*, le *feredjé*, (espèce de longue tunique à larges manches qui couvre tout le corps) à toutes les femmes et jeunes filles de toutes les confessions. Certaines femmes juives portent encore cet habillement.

On a trop dit et écrit sur la beauté des femmes turques. En effet, la plupart sont belles, d'une rare beauté. Un visage d'un blanc d'ivoire, une bouche pourprée, un menton ovale, un nez légèrement courbé qu'illumine des yeux d'un noir d'ébène, tel est en général la physionomie d'une jeune turque, de laquelle se dégage une expression de langueur, de sensualité, et de douceur; malheureusement, ces traits sont souvent altérés par le maquillage et l'emploi de couleurs et d'onguents.

Mais comme toutes choses en Orient, (dans cet Orient qui s'éveille), l'aurore d'une nouvelle ère commence à pénétrer dans les recoins mystérieux des *harem*s et des *serrails*. Les portes du «*Selamlık*» ne tarderont pas à s'ouvrir, les *feredjés* et les *Yachmaks* iront enrichir les vieux bazars turcs, l'ennuque ne sera plus qu'une reminiscence d'enfance, et vous, divines Aziyadès, belles Djénanes: «*rosée du matin*» «*feuilles de rose, lunes splendides*», «*Perle d'Orient*», vous montrerez librement au monde les grâces de vos visages et les trésors de votre âme, vous ne serez plus ces désenchantées pour qui la maison était une prison.

LES TRAMWAYS DE SALONIQUE.

Les tramways de Salonique ont joué et jouent un rôle des plus prépondérants dans la vie des Saloniciens.

Les premiers tramways à traction animale furent inaugurés en 1893. Des lourdes voitures tirées par deux, trois ou quatre haridelles, parcouraient les mêmes lignes actuelles, c'est à-dire Dépôt-Place de la Liberté-Boulevard de la Défense-Nationale et Gare des Orientaux. Le wattmann était obligé de stopper au gré des voyageurs, à chaque coup de sonnette. On s'imagine le temps interminable qu'on mettait pour accomplir un trajet. En 1908, on les remplaça par des voitures plus luxueuses à traction électrique et à trolley courant sans rouls le long des rails.

Salonique ne tire par orgueil de ses tramways et pour cause! Car ils donnent pas mal de fil à retordre aux habitants des campagnes et mêmes aux simples voyageurs qui se rendent loin de la ville y respirer un air plus pur. Depuis le grand incendie du 18^e Août 1917, les tramways sont devenus la bête noire des milliers de sinistrés qui furent obligés d'aller habiter les faubourgs de la ville. Ils sont devenus de vraies boîtes à sardines par le nombre extraordinaire des nouveaux voyageurs qui s'y entassent, serrés les uns contre les autres, au point de manquer d'étouffer.

Les vicissitudes de la guerre, imposant l'économie de l'énergie électrique, «a fait restreindre» le nombre des wagons et la ligne Boulevard - Gare- Betchinar fut supprimée. Alors on comprend le mal qu'on se donne pour se faufiler dans ces voitures toujours archicomblés. A chaque arrêt une foule noire attend, toujours impatientée, l'arrivée des tramways. Un véritable combat de pugilat s'y livre pour pouvoir prendre d'assaut les places, en obstruant le couloir de sortie, en emplissant toute la plate-forme, en tapissant l'intérieur des wagons.

en se serrant, en se collant aux vitres, se retenant de la main ou du pied aux parties saillantes, aux crochets, aux tampons, à la manche de ceux qui pendent dans le vide sur les marchepieds... Les voitures se mettent ainsi en marche, emportant des vraies grappes humaines. D'autres voyageurs, qui ne sont pas parvenus à y monter, courent longtemps après pour attraper un bout de marchepied, un tout petit bout pour y mettre seulement un pied. Le wattmann, le conducteur, le contrôleur perdent la tête. Le monsieur à qui on a piétiné ses souliers blancs se fâche, la dame que le voisin frôle de trop près, s'indigne, se révolte, s'énerve, l'enfant qu'on étouffe gémit; pendant ce temps le pick-pocket en profite pour alléger les portes-monnaies et les goussets des voyageurs serrés comme des anchois dans une boîte...

Décidément, tramways mes chers amis, vous êtes un mal, un grand mal indispensable, et les Saloniciens vous doivent une fière chandelle!...

LE JUIF

Certains auteurs et même certains voyageurs qui ont visité Salonique, se sont fait une très fausse idée du Juif Salonicien. En des notations rapides, au hasard de la plume, ils sont retombés dans l'erreur commune en décrivant le Juif de la légende, «ce mercante sans conscience qui pratique ce «gommerue» où l'on plume le malheureux client...» les épithètes ne manquent pas pour flétrir les descendants de Jacob, rééditant ainsi une foule de légendes absurdes qui sont sans fondement, ce qui souvent dénaturent et montrent le contraire de la vérité.

Dans les idées qui courent sur les Juifs rapaces, «au nez en forme de bec d'aigle, aux mains crochues»,

le rôle de la légende est beaucoup plus important et beaucoup plus considérable qu'on ne le croit, et ce sont, justement, ces légendes qui frappent l'imagination de ceux qui débarquent à Salonique.

La légende peint le Juif comme un type avare et sordide; elle vous symbolise l'usurier, l'agioteur aimant l'or à l'excès.

Nous ne chercherons pas à anéantir l'absurdité de ces singulières assertions; d'autres plumes plus autorisées que la nôtre, les ont réduites à néant...

Le Juif est tout simplement comme tout le monde, actif. Il pense comme nous, il agit comme nous «il respire comme nous» disait Victor Hugo. Sans nous attarder à montrer le génie commercial du Juif, sans nous défendre contre l'opinion accréditée, suivant laquelle les Juifs sont nés commerçants et banquiers, que la nature les a créés pour cela, et que par la volonté de la Providence, ils ont un instinct merveilleux pour les affaires, nous pouvons dire que la réalité nous les montre, tout comme les autres hommes. La légende fait des Juifs des mercanti sans vergogne, quand ils sont des commerçants honnêtes, elle nous les dépeint comme des avares, quand ils contribuent avec une libéralité exceptionnelle à toutes les œuvres de bienfaisance; elle proclame qu'ils sont lâches et poltrons, quand l'histoire ancienne et les événements actuels protestent, avec éclat, contre cette allégation; elle prétend qu'ils sont des matérialistes, quand ils se sacrifient depuis des siècles à leur foi, quand ils se vouent à toutes les œuvres d'art, aux sciences, à la littérature de tous les pays, et pendant tous les siècles.

La légende se forme sous nos yeux, nous voyons comment elle prend corps, comment elle est accueillie par la vanité publique. C'est pour cela que nous mettons en garde nos lecteurs contre cette erreur traditionnelle, qui veut que le Juif soit un être anormal, un être sans amour propre ni honnêteté. Mais la société revient, de plus en plus, à l'idée biblique où tous



MACÉDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Métiers

Ice vendor — Le marchand de glaces



MACÉDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Métiers

Milkman — Le marchand de lait

MACEDONIA - SALONICA



Small Traders — Les Petits Métiers

Cowherd — Conducteur de buffles

MACEDONIA - SALONICA



Small Traders — Les Petits Métiers

Flower Sellers — Les marchands de fleurs

les hommes sont considérés sans distinction de race ni de religion, où il ne faut apprécier chaque homme que par ses actes personnels, restant ainsi fidèles au grand idéal des Prophètes qui est celle de: La fraternité universelle.

LES MARCHANDS AMBULANTS

En ture tous les noms de métiers se terminant en *dji*, nous avons le *yaourdji* (marchand de lait caillé) le *sarsavadji*, (marchand de légumes) le *doundourmadji*, (débitant de glaces) le *leblébedji*, (marchand de pois chiches) le *ténekédji*, (le ferblantier) l'*arabadji*, (le charretier) le *cafédji*, (le limonadier) le *comitadji* etc. . .

Dans aucune ville d'Orient on ne trouve autant de débitants ambulants qu'à Salonique. Avant la guerre, c'est-à-dire, avant la crise alimentaire générale, on n'avait pas besoin de se déplacer pour acheter n'importe quoi, tout ce qu'on désirait on le débitait dans les rues, et chaque débitant ambulant se faisait annoncer, comme aujourd'hui, par ses appels particuliers. Actuellement les difficultés qu'on rencontre pour obtenir de la marchandise ont fait réduire sensiblement le nombre des marchands ambulants. Pourtant, dans tous les carrefours, dans toutes les rues de la ville dans tous les coins, on voit, les marchands de citronnade, portant d'énormes cruches de métal qui luisent aux rayons de soleil, le *yahourdji* portant sur leurs têtes d'énormes *tablas* (plateaux) où s'alignent le précieux aliment d'Orient, que Métehikoff fit connaître à l'occident grâce, à son mahia d'un remède tonique, le *dondourmadji* promenant gravement ses deux baquets de glace, le marchand de quatre-saisons, conduisant sa bourrique chargée de légumes, le *matandji* traînant les outres trop gonflées du lait d'ânesse, le *salepdji*, promenant sa cruche en

métal où bout le salep, boisson d'hiver, provenant d'une plante qui pousse dans les montagnes neigeuses d'Albanie, puis le marchand ambulancier de viande, le marchand de fruits, le *ténékédji* (ferblancier) etc.

Ainsi depuis le marchand en manufacture, jusqu'au coiffeur ambulancier, toutes les professions, tous les métiers sont exercés en pleine rue de Salonique.

LE L U S T R A D J I S

On ne sait pas au juste pourquoi ce cireur de boîtes, ce chevalier de la brosse, est dénommé, depuis la domination grecque, *lustru*. Est-ce parce qu'il crie toujours *lustru!* (cirage) pour attirer la clientèle? Ce qu'on ne comprend pas non plus, c'est que les étrangers attachent une si grande importance à cette corporation de décroisseurs. Est-ce parce qu'en débarquant à Salonique, la première chose qu'on remarque de caractéristique, c'est cette longue file de caisses de cireurs que les *lustradjis* tiennent devant eux? Est-ce là un charme de cet Orient si complexe? En tout cas, le *lustradji* ou le *lustru* est un type particulier des villes d'Orient. Partout, là où il y a un mal, il y existe aussi son antidote, son remède. Ainsi, dans les rues de l'Orient où l'on ne peut faire dix pas sans être croqué jusqu'au chapeau, ou sans que la poussière vous couvre de pieds en cap, il devait exister le chevalier de la brosse; s'il n'existait pas on aurait dû l'inventer.

Rien de plus amusant que de contempler toute cette rangée de *lustradjis*, assis en file sur des escabeaux ou des chaises écourtées, ayant leurs petites caisses d'outils devant eux, comme des mitrailleurs devant leurs canons, tapant en cadence sur leur cassa avec leurs brosses pour appeler, en toutes langues, les clients. «*Moi cirer Mussiu, par ici mossieu, John, odi vamo, ela*

kir lokaga, aki lustru, Signor lustrare scarpe... ce sont des cris, des appels, souvent des invectives que les lustradjis se lancent continuellement les uns aux autres. Ces petits cireurs de bottes, élevés dans la rue, cette école du vice, ne se ménagent pas les invectives que des cochers, même en fureur, n'oseraient employer. Souvent, une demi-mondaine, avant d'aller darder ses flèches enflammées aux consommateurs de la Tour Blanche, pose ses pieds mignons sur la cassa du lustradji, et alors tous ces gamins, que la rue et les vices rendent précoces, suspendent leur travail pour loucher la «belle pouliche», la «grue», comme l'appelle le poilu qui se fait cirer à côté.

Quelques années avant, presque tous les cireurs de bottes étaient des gamins israélites et le Samedi, jour de repos, ils louaient leur cassa à des cireurs tures, qui se concentraient presque tous, le long de la rue Tahtakalé (actuelle rue Ignatia) aux abords immédiats des *caloupdjis* (repasseurs de fez). Repasser le fez, selon la dernière forme et cirer les bottines étaient la toilette indispensable de tous les élégants de la ville, pendant la matinée de Samedi.

LE CRIEUR DE JOURNAUX

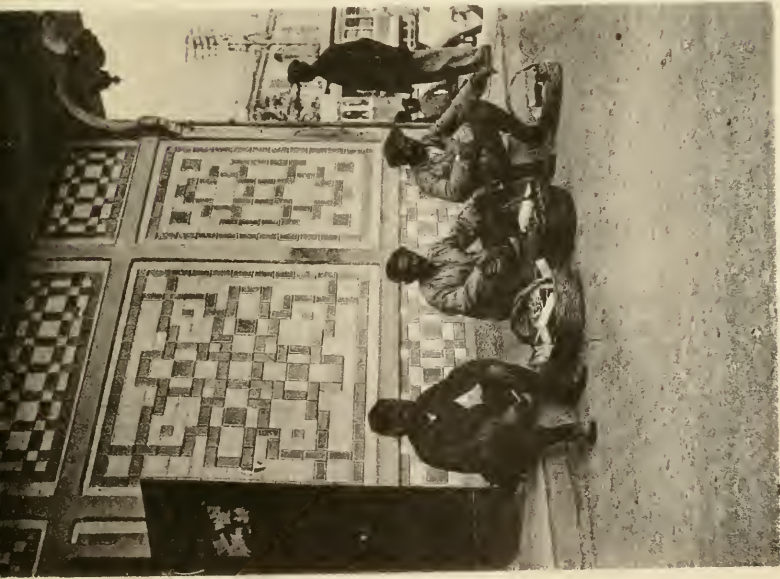
Le crieur de journaux est aussi un gavroche salonicien qui diffère sensiblement du lustradji. Sa profession, étant plus honorable, exige une conduite plus en rapport avec ses attributions. A Salonique, le camelot a été toujours un artisan de la réussite ou de la disparition d'un journal. La ville, manquant d'une agence de journaux, c'est lui le principal collaborateur d'un organe qu'on lance. Le crieur de journaux saloniciens

a cela de particulier, qu'il connaît à fond sa clientèle et les journaux qu'elle préfère. Ainsi, à tous les arrêts des tramways, vous entendez, tour à tour, crier à pleine gorge en altérant les mots: *Paris-Balkanne, Dépendente avec beaucoup nouvelles-Gênève qui, vient d'arriver—Narod, Serbia—Voce—Fosse Makedonia—Avenir Asno—Chamar.*—... Lorsqu'il dénicher son client, il écarte la foule, et lui met son journal préféré sous le nez.

Le crieur de journaux saloniciens connaît son métier comme pas un autre. Ainsi, avant la mise en vente de tel ou tel journal, il s'informe des nouvelles importantes y contenues, par exemple, si l'offensive boche a été déclanchée, ou si Paris continue d'être bombardé, ou bien sur toute autre nouvelle que les agences ont répandues sommairement. Dans le cas où il juge les nouvelles sensationnelles, il double le nombre des journaux, sûr de les vendre comme du pain bénit.

Comme tous les gavroches, il a l'esprit primesautier.

L'année passée, lorsque les Allemands avaient fait leurs premières propositions de paix, dans tous les coins des rues, les camelots criaient à tue-tête: «*La paix boche! La boche demande la paix!... le Français non vouloir paix!... beaucoup nouvelles!...* Si les camelots de différents journaux sont hostiles les uns aux autres, on voit dans quelques carrefours se livrer une bataille épique entre vendeurs adverses. Ainsi, lors de l'apparition de l'*Echo de France* on entendait, Place de la Liberté, des voix hostiles répétant en chœur: *Le Rocco de France, beaucoup canards.* On peut dire que les crieurs de journaux saloniciens possèdent cette espèce d'intuition propre à un métier où il faut trop de tact et d'habileté. C'est pour cela, supposons-nous, qu'à Salonique, les crieurs de journaux sont appelés des *journalistes* et que tout directeur d'un nouveau journal doit considérer ses camelots, comme son principal instrument de réussite.



MACEDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Métiers

Curiosity dealer — Le marchand de bibelots



MACEDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Métiers

Lemonade seller — Le marchand de citronnade



MACEDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Métiers
Pedlar — Le marchand ambulat



MACEDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Métiers
China merchant — Le marchand de poterie



MACEDONIA - SALONICA
Small Traders — Les Petits Métiers
The Ironer — Le repasseur



MACEDONIA - SALONICA
Small Traders — Les Petits Métiers
Little sweet seller — Le petit marchand de bonbons



MACEDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Métiers

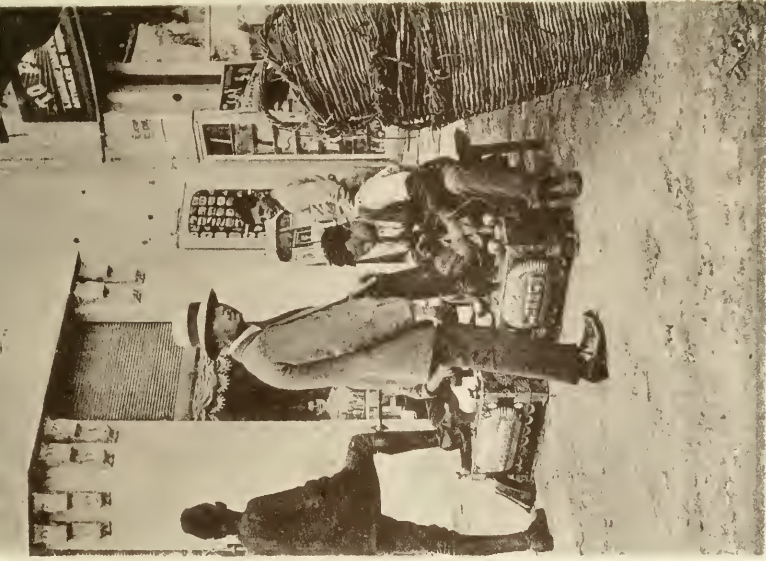
Women making baskets — Femmes faisant des corbeilles



MACEDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Métiers

Laundry women — Les blanchisseuses



MACÉDONIA - SALONICA
Small Traders — Les Petits Métiers
Bootblacks — Les loustros (cireurs)



MACÉDONIA - SALONICA
Small Traders — Les Petits Métiers
Orange seller — Le marchand d'oranges



MACEDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Mèlters

Photographer — Le photographe



MACEDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Mèlters

Porter — Le porte-faix



MACEDONIA - SALONICA
Small Traders — Les Petits Métiers
Cookshop keeper — Le rotisseur



MACEDONIA - SALONICA
Small Traders — Les Petits Métiers
Type of crossing sweeper — Type de balayeur de rues

MACÉDONIA - SALONICA



Small Traders — *Les Petits Métiers* Paper Sellers — *Les Vendeurs de journaux*



MACEDONIA - SALONICA

Small Traders — Les Petits Métiers

Barrel Organ player — *Le joueur d'orgue de barbarie*

LES CHIENS ERRANTS

Ce qui caractérise les rues des villes d'Orient et particulièrement celles de la Turquie, ce sont les chiens errants. Malgré toutes les mesures prises par la Municipalité de Salonique pour faire disparaître, par divers moyens, la gens canine qui peuple les rues, on n'est pas parvenu à s'en débarrasser complètement. Le Turc considérait comme un grand péché de tuer un chien, aussi loin de le maltraiter, il le nourrissait. Cependant la santé publique l'exigeant, on embarqua ces malheureuses bêtes sur des mahones à destination des îles et de la Chalcidique, mais elles ne tardèrent pas à revenir. Depuis l'occupation grecque, la municipalité adopta le système de pilules empoisonnées qu'on jettait aux chiens errants, Mais leur nombre est tellement grand qu'on n'est pas parvenue à les faire disparaître. Ainsi on voit encore, à la nuit tombante, des groupes de chiens sortir d'on ne sait où, fuyant les grandes artères bruyantes, évitant les tramways, les autos, les voitures et se dirigeant vers les ruelles obscures et isolées, en attendant que l'obscurité se fasse complètement pour devenir les rois de la rue. C'est alors qu'ils y deviennent les vrais maîtres. Chaque groupe de chiens possède son quartier à lui, tout comme la population de Salonique, et ne permet à aucun autre groupe d'y pénétrer. Là ils ont des postes avancés, font la ronde et vont en quête de leur curée.

Gare à l'étranger, qui, poussé par la faim, s'aventure dans un autre quartier qui n'est pas le sien! Une bande de molosses lui tombe dessus et une lutte épique s'y déroule; les aboiements en chœur rompent le silence de la nuit et si l'intrus est appréhendé, son corps est lardé de mille morsures et c'est à peine s'il parvient à prendre la fuite, poursuivi jusqu'aux confins du quar-

tier. Souvent la lutte se produit entre les chiens du même secteur, se disputant un os, ou poursuivant une femelle ou bien en assaillant les passants. Alors les dormeurs sont, plusieurs fois dans la nuit, réveillés en sursaut par les aboiements, les jappements et les hurlements sans fin. Souvent on voit un groupe de chiens faire cercle et prendre la fuite en soulevant un nuage de poussière derrière lui, poussant des hurlements enragés. Le nuage dissipé, on contemple par terre les victimes, une jambe cassée ou une oreille sanguinolente. L'amour, la jalousie, l'assaut donné au débris de la rue en sont la cause.

Ces pauvres bêtes sont tellement habituées à recevoir les coups de canne, qu'elles prennent immédiatement la poudre d'escampette lorsqu'elles sentent le bout ferré d'un bâton résonner sur le pavé.

On rencontre dans les rues de Salonique les spécimens des chiens de différentes races. Leur perpétuel et libre croisement fait produire toutes les variétés, depuis celle du chien loup jusqu'au roquet. Le molosse, le toutou, le lévrier, le basset, l'épagneul, le bull-dog, le carlin etc. s'y retrouvent sous une forme abâtardie.

Les chiens errants de Salonique, comme d'ailleurs ceux de presque toutes les villes d'Orient, rendent des services signalés à la voirie en mangeant les débris qui étaient déposés en pleine rue par les ménagères.

LE BAIN TURC



L'édifice d'un bain ture se reconnaît à son dôme. Sans fenêtres, ayant une coupole basse, au toit de laquelle brillent au soleil des verres en forme convexe, par où pénètre une faible lumière.

En entrant dans un bain, la première chose qu'on



remarque est une vaste pièce nue, au milieu de laquelle un jet d'eau, qui s'élève d'une vasque, lance son élan perlé, retombant en gouttelettes. Dans la pièce attenante à ce corridor, on découvre une longue rangée de lits où se reposent les baigneurs, le corps et la tête enveloppés de grandes serviettes-éponges. A première vue on se croirait dans un hôpital. A peine entré dans cette pièce, deux colosses albanais, demi-nus, commencent à vous déshabiller, vous présentent des essuie-mains pour vous envelopper et vous font signe de vous reposer un moment sur le lit. Quelques minutes après, un autre colosse, à la peau bronzée, ruisselante d'eau et de sueur, vous fait signe de vous lever, vous enveloppe dans un large *pichetama* (espèce de grande serviette) vous met aux pieds deux soles en bois, et vous prenant par le bras, vous conduit dans une pièce chaude et peu claire. Là, il vous laisse en attendant que votre peau soit devenue douce au toucher. Au contact de la vapeur chaude, sous cette voûte où l'air manque complètement, le corps nage dans la sueur. Alors on est conduit dans une troisième salle où l'on voit, à travers la vapeur chaude, des faibles rayons de soleil chercher à pénétrer par les calottes en verre du plafond. Devant une grande cuvette en marbre, deux robinets vomissent continuellement, l'un de l'eau chaude et l'autre de l'eau froide. Une large tasse, un gant de toilette en chanvre, un gros morceau de savon sont déposés à vos pieds.

Le «*tellek*», sa main gauche armée d'un gantelet en peau, vous saisit par le bras et commence à vous frotter, vous masser fortement le dos, la poitrine, les bras, les membres inférieurs, et tout en nettoyant ainsi les moindres pores de la peau, il déverse sur votre corps des torrents d'eau tiède. Cette opération terminée, l'Albanais prend le gant de toilette en chanvre, l'enduit de savon et passe sur le corps une mousse abondante tout en versant de l'eau à faire manquer la respiration.

Une fois le corps ainsi lavé, on vous amène dans

une pièce où l'on vous fait changer de serviettes, une épaisse «sortie de bain», enveloppant la tête et le corps; enfin vous êtes conduit dans votre lit.—Là, le *tellek* vous faisant une large *téménah*, (salut) vous souhaite le traditionnel *Saatler olsun effendi* (que la santé vous accompagne) et vous demande si vous désirez prendre quelque chose:

«—Une limonade, commandez-vous, et le colosse mettant la main au menton, puis la portant au front, vous répond: «*Peki Effendi*» (Très bien Monsieur) On allume une cigarette, on vous met la limonade fraîche à côté et on vous laisse là, le corps frais, la mémoire sereine, le cœur content, jusqu'à ce que vous vous décidiez à vous lever et à vous habiller, assisté toujours des Albanais, qui vous reconduisent jusqu'à la porte d'issue, attendant votre généreux *bakchiche*.

LES CORBEAUX



On ne peut pas rester cinq minutes à contempler le ciel sans voir l'air sillonné par des vols de corbeaux ou de corneilles. Des battements d'ailes vous attirent les regards. Minarets, églises, vieux murs, palais, tours, partout ces oiseaux du genre passereau, élisent leur demeure. Des croassements répétés emplissent continuellement l'air. A Salonique, ces oiseaux foisonnent, font légion, on les voit partout. Souvent on les aperçoit volant en longues files à travers l'espace immaculé du ciel, allant d'une contrée à l'autre.

Pour le Salonicien, le corbeau est considéré comme un oiseau de mauvaise augure. Ainsi, si en se levant le matin, on voit une corneille ou un corbeau à sa fenêtre, c'est signe qu'un malheur va arriver.

A Salonique cette gens ailée est tellement nombreuse qu'on désigne cette ville sous le nome de: *pays des corneilles*.

1909 200 Envir de SALONIQUE

La Tour Blanche
The White Tower



LA TOUR BLANCHE



Imaginez - vous Salonique sans la Tour Blanche; elle perdrait tout son charme, tout son cachet, tout comme Paris sans sa Tour Eiffel, Venise sans ses Lions de St. Marc, Constantinople sans sa Tour de Galata ou bien Rome sans la cathédrale de St. Pierre.

Assise superbement à l'extrémité de son môle, la Tour Blanche s'estompe vaporeusement, dans sa forme circulaire, et dans ses lignes symétriques. On la voit de partout, et, si on ne la distingue pas, de prime abord, on la cherche des yeux. C'est comme une boussole pour les pietons qui veulent s'orienter dans telle ou telle direction, on pourrait l'appeler: *l'ombilic de la ville*.

Que de souvenirs ne rappelle ce titan de pierre, cette Kanli-Koulé, cette Tour de Sang, qu'un batigeonnage en blanc cache les innombrables tâches de sang des milliers de victimes? Réduit de *Samaria*, Tour des *Vénitiens*, qui l'ont construite, tu rappelles les exploits de l'Amiral Fantinio Michele, de Bernabo Loredano, dénommé *Duca de Thessalonico*, du fameux Jacopo Dandolo, envoyés plénipotentiaires des Doges; des Bektachi féroces. Forteresse turque, où les Bulgares expient les conséquences des idées émancipatrices, sous le règne de Hamid. Tour moderne, éclairée à l'électricité, sémaphore vigilant, monument imposant, au sommet duquel flottèrent les drapeaux des Doges, le Croissant rouge, le fanion du Padichat, la Tourah du Sultan Mahmoud, le drapeau blanc et bleu, tu es la personnification vivante de l'histoire de la cité qui t'a vue érigée!.

Si l'on monte tout en haut dans ses creneaux, où l'on arrive par un escalier en colimaçon, éclairé par quelques fenêtres carrées, on embrasse d'un coup d'œil, non seulement toute la ville, mais aussi les alentours de celle-ci. Toute Salonique est à vos pieds, toutes les collines, toutes les vallées, Karabouroun, Sédès, les li-

gnes ferrées, Topsin, tous les villages, les coupoles des églises, les toits, les terrasses inondées de lumière, tout passe sous les yeux comme dans un vaste écran lumineux.

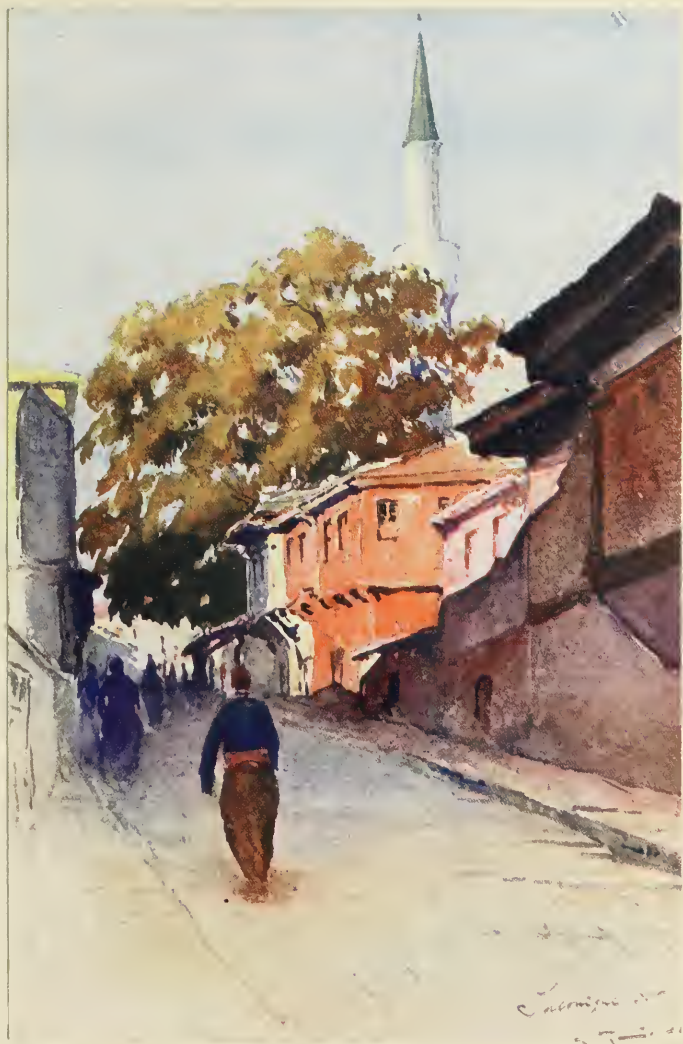
Si un jour, peut-être pas bien lointain, au nom d'un fade modernisme, tu verras, ô Tour élégante, tomber une à une sous la pioche du démolisseur, les pierres qui compose ta svelte silhouette, alors Saloniperdera son plus précieux joyau d'art, son plus joli que cachet. . .





The Alley





Rue Bab el Bhar (Algiers)



DERNIERS REFLETS D'ORIENT

LE VIEUX TURC

En poussant une pointe vers Tchaouch-Monastir, dans les quartiers avoisinants les remparts, dans ces venelles dejetées, dans ces boyaux inextrigables, où il faut un vrai fil d'Ariane pour s'orienter, vous rencontrez souvent ce type de vieux turc dans son ancien accoutrement, en pantalon bouffant, chaussé de larges babouches, coiffé d'un grand turban, son cofftan relevé en bosse derrière son dos. Le vieux turc marche avec lenteur en egrenant un long strepi, vous saluant en mettant sa main sur le cœur ou en vous faisant une profonde «téménah». Habitué, du temps de la domination turque, à être le maître chez lui, il tient toujours en marchant, le milieu de la rue, sans nullement se déranger, absorbé dans une rêverie, imprégnée d'une certaine mélancolie. Les fréquents changements dont Salonique fut le théâtre, le brouhaha de la rue, la diversité d'uniformes, les automobiles, les frenks (Européens,) tout cela le laisse indifférent. Il reste le spectateur le plus calme du grand drame qui se déroule actuellement dans tout l'univers. Il a été toujours un philosophe à sa manière et il reste tel, de nos jours. Indolent et calme dans ses actes, il ne se presse jamais. Manger

sobrement, boire un verre d'eau pure, faire son bain quotidien et ses trois dévotions par jour, jouir d'un *kief* en sirotant une tasse de café et en fumant son narghilé dans une de ces terrasses juchées sur les vieux murs; en hiver, fumer son «*tchibouk*», en rêvant autour du braséro, avoir la conscience tranquille, voilà le grand idéal et le but de la vie du vieux turc.

Dernière souche d'une génération qui disparaît, tel il est né, tel il mourra, nourri de sa philosophie, qui veut que le *kismet*, le sort, régit la destinée d'un homme, que tout est fatal ici bas, que l'homme doit s'en remettre en toute chose à Dieu seulement. «*Allah Kierim*» (Dieu est grand) *Dieu le veut, laissons tomber ce qui tombe, laissons faire ce que veut la Destinée*, tels sont invariablement les mots qui tombent de ses lèvres.

Le vieux turc n'a aucune ambition, ni aucune soif de grandeur, la fièvre du travail ne s'empare pas de lui, et par conséquent, il n'a jamais menti, il n'a jamais volé, il ne jalouse pas le bien de son voisin. Il ne comprend pas à quoi servent toutes les inventions, tous les travaux gigantesques, tous les produits que le génie de ces diables de *Frenklers* (Européens) produisent. Tout cela ne sert, selon lui, qu'à raccourcir la durée de la vie, qui est déjà trop courte. Il se demande à quoi sert une voie ferrée, si elle ne conduit pas dans une autre ville où l'on peut vivre mieux que dans le hameau où l'on est né!... Les nouvelles inventions, selon lui, ne servent aux hommes qu'à se nuire les uns les autres, qu'à semer la mort entre eux...

Ainsi, il considère notre race comme une race frivole, qui sacrifie sa paix pour désaltérer sa soif de grandeur et de domination, lorsqu'on pourrait vivre tranquillement dans son coin. Il est furieux, surtout contre les Jeunes-Turcs, qu'il abhorre, parceque, s'inspirant des idées européennes, ils ont été à cause de tant de malheurs pour son pays. Nous avons rencontré de ces types de vieux Turcs, Place de la Liberté, le 23 Juillet 1908, lorsque les Jeunes - Turcs y procla-



SALONIQUE. — *La Vieille Ville.*
SALONICA. — *The old town.* — SALONICCO. — *La vecchia città.*



44. SALONIQUE. · Un coin des Remparts

mèrent la Constitution, et nous les avons vus accueillir, avec scepticisme, les harangues des orateurs qui prenaient, tour à tour, la parole pour vanter les bienfaits de la liberté. Nous les avons vus rester froids et impassibles au spectacle des grandioses manifestations qui s'y sont déroulées ce jour et les jours suivants. «*Machallah!*...» (Admirez l'œuvre de Dieu) telle était la seule exclamation ironique qu'ils prononçaient alors.

Si par hasard il rencontre, dans les rues de la ville basse, des femmes turques le visage découvert, il retourne sa tête pour ne pas voir cette profanation...

Étant resté le type conservateur par excellence, chaque nouvelle forme de civilisation empruntée aux Européens, est pour le vieux Turc, un attentat contre son caractère et contre sa tradition. Depuis trois quarts de siècle, il a assisté, spectateur froid, à toutes les évolutions, à toutes les transformations dont Salonique fut le théâtre. Il se souvient, dans son enfance, avoir assisté à la réception grandiose faite au Sultan Abdul-Medjid, lorsqu'en 1858 il visita la ville de Salonique, il se rappelle sa campagne de Russie de 1876—77, il contemplait en 1874, d'un œil indifférent la démolition des murs de la ville; le massacre des Consuls le 7 Mai 1876 le laissa impassible; en 1871, il voit s'ouvrir le premier réseau de chemin de fer; il s'unit à la foule qui, en 1869 contempla, du haut des murailles le premier bateau à vapeur, *un navire avec fumée*, comme on l'appelait alors, qui faisait sa première entrée dans le golfe de Salonique; il contemplait, du haut de sa demeure de Tchaouch-Monastir qui domine la ville, la coulée des flammes dévorer dans la nuit du 4/5 Septembre 1890, la moitié de la ville basse; il se rangea dans un coin du quai pour voir passer le premier tramway électrique; l'insurrection bulgare, l'entrée des Grecs, les guerres balkaniques, la guerre européenne, le grand incendie du 18 Août 1917, tous les faits marquants qui font époque dans l'his-

toire d'un ville, ne produisirent sur lui aucune surprise. Le seule mot qu'il prononce invariablement, à chaque grand événement auquel il assista est: «*Machallah!... Machallah!*»

LES DÉRVICHES TOURNEURS.

Dans la religion musulmane il y a environ trente ordres religieux. Un des plus importants est celui des Dérwiches-Tourneurs. Cette secte se subdivise en deux grandes catégories: les Dérwiches-Tourneurs et les Dérwiches-Hurleurs. Le postulant d'un de cet ordre n'est admis dans la confrérie, qu'après avoir subi des dures épreuves. Leur mission est de réchauffer le fanatisme musulman, par leurs prédications et leurs sortilèges. Leurs tek-ké ou convent était la Mévlihané, située immédiatement au delà des remparts nord de la ville, à proximité du camp de Zéitenlik. Il n'y a pas bien longtemps encore les Dérwiches-Mévlevi s'adonnaient à leurs pratiques religieuses, deux fois par semaine. Dans une grande salle luxueuse de la Mévlihané, ayant tout autour des larges stades, le public y était convié.

C'est un spectacle tout à fait impressionnant, lorsqu'on voit arriver, en file indienne, dans la salle recouverte des plus riches tapis, une dizaine de ces religieux, qui s'apprentent pour la fameuse danse, enveloppés dans leurs larges manteaux bruns, la tête basse, les bras cachés, accompagnés d'une musique aux notes plaintives, monotones, lentes et suaves.

Puis ils commencent lentement leurs *danses divines*, en tournant, deux à deux, et en s'inclinant devant leur Mirab (le Chef). A un certain moment, ils jettent vivement leur manteaux et ils paraissent tout habillés en blanc de leur jupons en laine. Ouvrant les bras,



Monastery of the Dancing Gurus



SALONIQUE. — Derviches tourneurs. — La fontaine aux ablutions.

dans une attitude amoureuse et inclinant la tête, ils tournent, dans un large cercle, accroissant progressivement la vélocité. Ensuite, très gravement, ils tournent en pivot sur eux-mêmes, comme des troupes automatiques, sans jamais s'éloigner d'un pouce de leurs cercles et ils tournent, ils tournent, avec une légèreté de danseuse, leurs robes blanches se gonflant et s'ondoyant par ces mouvements. Lentement, leurs yeux s'illuminent, ils s'inclinent, ils se baisent eux-mêmes leurs mains, et à un certain moment, comme fascinés par une apparition divine, ils tombent comme des masses inertes sur le pavé, en prononçant plusieurs fois, d'une voix tonnante, le nom sacré d'Allah!... Ils recommencent à s'incliner devant le Mirab, à se baiser leurs mains, à tourner autour d'eux-mêmes, puis autour du mur, d'un pas gracieux, qui ressemble au pas d'une gavotte; et ils tournent ainsi pendant longtemps, accompagnés d'une musique suave, composée de flutes et exécutée également par des Derviches assis par terre.

UNE NUIT DE RAMAZAN.

Le mois de Ramazan est le neuvième mois de l'année turque, pendant lequel le jeûne est observé durant le jour. C'est en quelque sorte, le carême musulman. Pendant ce mois, il est défendu aux adeptes de Mohamed de boire, de manger et de fumer, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le mois de Ramazan aurait passé presque inaperçu maintenant à Salonique, si les minarets illuminés le soir et le tambour de l'aube ne rappelaient encore cette fête musulmane.

Quelques années avant, pendant la domination des Osmanlis, lorsqu'à 12 heures à la turque (de 5 à 7 heures, suivant la saison où le mois de Ramazan tombait),

on voyait, surtout le long de la rue Ignatia, dans les interminables restaurants et gargotes turcs, des figures qu'une abstinence avait rendues pâles et anémiques, attendre la *pitta* (espèce de pain échaudé en forme longue et mince que l'on préparait expressément pour le Ramazan) prête à être cassée, tendant attentivement l'oreille dans la direction de la forteresse située en haut de la ville et qui annonçait à 12 h. précise, par un coup de canon, la fin du jeûne; consultant continuellement leur grosse montre. Enfin, le coup de canon retentissait. Mille bouches entamaient, à belles dents et au même moment, la «*pitta*», pendant que le muezzin, par son chant, en des notes plaintives, chantait la gloire d'Allah. Les visages devenaient alors radieux, c'était l'heure solennelle de *l'iftar*, des agapes sans fin, où l'on se régalaient de tous les succulents mets de l'Orient: du *tandour*, du *pittaf*, du *yogourth*, du *malebi*, du *kaïmak*, du *loucoum*, du *baklava*, du *kadaïf* etc.

Le jeûneur, que la faim rendait acariâtre toute la journée, redevenait de bonne humeur lorsqu'il lessait son estomac.

Après ces repas sardanapalesques, les rues s'emplissaient de bruit. Karagheuz en plein vent, musique turque, cafés bondés de monde, où l'on jouait le tric-trac, où l'on fumait des narghilés, où l'on absorbait d'interminables tasses de café et de thé. Cette orgie de bruits, de lumière et d'agapes durait jusqu'à l'aube, moment où l'on faisait son dernier repas. Les sons des tambours annonçaient, dans tous les quartiers, la fin de *l'iftar*, les muezzins, dans des melopées où s'égrenaient toutes les notes languissantes d'une aubade, chantent de nouveau la gloire de Dieu, pendant que les fidèles étaient déjà dans les bras de Morphée, rêvant aux joies infinies du paradis, promises à tout bon Musulman.

Puis un grand silence s'en suivait; tout s'assoupissait, les jalousies des fenêtres se fermaient, les portes étaient verrouillées et au Tahta-Kalé un morne silence y planait. Somnolence générale tant que durait le jour; la

vie orientale était arrêtée, les boutiques étaient closes. Dans les innombrables cafés tures qui, d'ordinaire ne désemplissaient jamais, plus de consommateurs, plus de narghilés, plus de mahabet ⁽¹⁾, seulement quelques dormeurs allongés sur les banquettes, par terre. Même accablement, même silence jusqu'au nouveau coup de canon du soir. . .

LE CAFÉ TURC

Le dernier grand incendie a fait disparaître les derniers cafés tures situés le long de la rue Ignatia. Pourtant il en subsiste encore quelques uns dans la ville haute, qui sont les spécimens des anciens cafés tures. Une chambre basse, blanchie à la chaux, un plafond en bois, tout noir de fumée, le long des quatre murs, un banc en bois. Dans un angle de la pièce un fourneau où un Turc, coiffé d'un turban blanc, une *pistama* (longue étoffe) lui couvrant depuis la poitrine jusqu'aux pieds, est en train de préparer le café dans des cafetières en fer blanc, qu'il verse dans des tasses sans anse. Ça et là, au milieu de la pièce, quelques chaises basses sans dossier, deux ou trois nattes négligemment étendues dans un autre coin. Des vieux Tures accroupis sur le banc, parlent à voix basse et fument dans leurs longs tchibouks (pipes); plus loin un *imam*, au turban immaculé, fume son narguilé; deux *aghas* (seigneurs) jouent au tric-trac, des spectateurs y font cerele; un derviche, au couvre-chef long en forme de cône arrondi à son extrémité, égrène un long trespi (chapelet) en dégustant un délicieux *rahat-locoum*; dans un coin un ancien fonctionnaire turc à la stambouline rapiécée, assis sur une chaise basse sans dossier et devant lui

(1) conversation

une autre chaise pareille qui sert de table et sur laquelle fume, dans un plateau noirci, un petit verre d'un thé jaunâtre, discute avec son voisin en se tournant de temps à autre pour s'assurer que personne ne l'entend.

Le garçon, un grand gars, le fez légèrement incliné où est piqué un œillet, vêtu de larges braies, sa taille prise dans une ceinture rouge, mais où ne brille plus ni le manche d'un poignard ni la crosse d'un revolver, promenant, sans cesse, des petits plateaux noircis chargés de tasses de café, de verres d'eau et de thé, de locoum, et tenant à la main la gueule du narghilé, parcourt gravement, en tous sens, la pièce en criant : «*Peki Effendi, Bachun oustunè*» *Evet Beyim-Narghilé iavacht, caavé bir chékerli* ⁽¹⁾ et accueillant tous ceux qui entrent par ces mots «*Bouyouroun Effendi*» ⁽²⁾ et accompagnant ceux qui partent par les mots «*Dovl tlan-selametan, Iné Bouyourounous.*» ⁽³⁾ Sur toute cette atmosphère, chargée de fumée des cigarettes et des tchibouks, s'élève un bruit sourd des jetons du tric-trac, un glou-glou de narghilés ..

Tel est l'intérieur d'un café turc, dont le souffle de modernisme tend à le transformer complètement.

S T A M B O U L - T C H A R C H I

Il ne reste actuellement du Stamboul-Tcharchi (Bazar de Stamboul) que le simulacre, le désastreux incendie du 18 Août lui ayant donné le coup de grâce.

Stamboul-Tcharchi était vraiment un coin pittores-

⁽¹⁾ *Très bien Monsieur - Très volontier. Oui Monseigneur, une narghilé légère - un café sucré.*

⁽²⁾ *Soyez le bienvenu Monsieur.*

⁽³⁾ *Salut, soyez toujours le bienvenu.*

que de cet Orient qui disparaît. Avec ses plafonds en bois qui couvraient plusieurs ruelles, c'était un endroit ignoré, obscur, rempli de merveilles, de curiosités, de souvenirs. A travers les méandres de ses venelles étroites et pleines d'ombre, flanquées de boutiques obscures, faites en planches et adossées à de vastes magasins solides à larges voûtes, les clients, en y entrant, sentaient flotter, dans l'air, un vague parfum d'aromes, d'essences, et d'onguent de l'Orient. Chaque genre de produit avait son quartier propre. Les étoffes de Syrie, les armes anciennes, les mousselines de Bengale, les cachemires de l'Inde et de Perse, les tapis parfumés, les fez écarlates de Constantinople, les châles d'Egypte tout scintillants de paillettes d'or et d'argent, les éventails dessinés d'arabesques, des moustiquaires déployées et flottant au gré du vent, de vieux habits de janissaires, les armes, de tous genres et de toutes les époques, les tchibouks, les porte-cigarettes d'ambre, des livres du Coran de toutes les grandeurs, les babouches, les cafetans, les pourpoints, les dolmans, les braies, les voiles d'épouse, les accessoires pour le bain, les fustanelles grecques, des étoffes de l'Occident, tout y était étalé et l'œil pouvait, à loisir, admirer ces merveilles, ces ornements, ces colifichets des peuples de l'Orient.

Plus loin, le Besisten, cette vaste construction séparée du reste du Tcharchi et où s'étaient tous les bric-à-brac, tous les produits de l'univers. Là on pouvait acheter les pastilles parfumées, les onguents, les hennés pour teindre les ongles des belles *hanums*, les capsules de gommes odorantes tirées du mastic de Chio, les essences de bergamottes, les savons, les sachets de musquet; tous les parfums de l'Orient, dont chacun représente un raffinement de volupté.

Le plus riche bazar était celui des armes anciennes. C'était un véritable arsenal, un grand musée où tous les spécimens d'instruments qui semaient la mort, y étaient exposés, et qui éveillaient un sentiment lointain de terreur.

Les marchands, les courtiers, toujours aux aguets, reconnaissent l'étranger qui pénètre au Teharchi en quête d'un objet d'antiquité. Aussitôt, dix, quinze voix crient à la fois: Monsieur, Signore, Caballero, Milord!...

Maintenant sur les ruines, parmi les décombres des magasins à demi brûlés, s'étalent, ça et là, quelques produits, quelques camelotes. La voix des marchands d'eau et de limonade, qui mêlaient leurs cris au choc des verres limpides et qui y répandaient comme une note fraîche, se sont tus. Les passants, les clients, s'empressent de gagner le quai; les étrangers passent indifférents sur tout cet amoncellement de ruines, qui fut autrefois ce merveilleux coin pittoresque d'où se dégagait le meilleur charme de cet Orient qui disparaît.

LE VEILLEUR DE NUIT

Si l'on s'aventure la nuit, dans la partie non brûlée du marché et dans quelques rues de la ville haute, on entend, de temps à autre, les coups cadencés d'une massue frapper avec bruit sur les pierres. C'est le *pazvan*, le veilleur turc qui fait sa ronde. Autrefois, le *pazvan* était en quelque sorte, le gardien, le gendarme nocturne qui veillait à la sûreté des établissements, magasins, boutiques et maisons qui lui étaient confiés. Il a une certaine analogie avec le *sereno* espagnol. Armé d'un gros gourdin appelé *toïaka*, dont le bout est ferré, il frappe régulièrement les heures, réglées sur le cadran turc. Habillé en été, d'un court veston et d'un pourpoint sans manches; en hiver, enveloppé dans sa longue pelisse en fourrure et chaussé de ses longues bottes, constamment accompagné de son chien fidèle, armé de son volumineux revolver, il fait, à des intervalles réguliers, le tour du secteur confié à sa garde. Le dormeur est

souvent réveillé par les coups réguliers et calculés du gourdin du pazvan, et il suffit de compter le nombre de coups pour savoir l'heure.

Le rôle de veilleur, le pazvan l'accomplit scrupuleusement et en toute conscience comme un cerbère fidèle. Avant qu'il ne fasse complètement nuit, et lorsque les boutiques et établissements sont fermés comme d'ordinaire à 7 heures en-été et à 5 en hiver, le veilleur fait une première ronde générale et contrôle si tous les établissements sont bien fermés. Dans le cas où le propriétaire d'un magasin oublie de donner un coup de clé à la serrure ou qu'un domestique un peu étourdi ait laissé le volet à demi-ouvert, immédiatement le veilleur prévient l'intéressé qu'il va chercher chez lui.

Autrefois, souvent le patron du magasin confiait les clés au *pazvan* avec mission de les livrer le lendemain, à l'aube, au domestique. On pouvait, en toute sûreté, lui confier aussi les clés du coffre-fort sans avoir à s'en repentir. A peine le veilleur ture remarquait que les voleurs tentaient d'opérer dans un établissement de son secteur, il faisait entendre un coup de sifflet, qu'il tenait suspendu à sa longue ceinture d'Anatolie. Les gendarmes tures, qui faisaient la ronde ou les *Zaptiés* du poste voisin, arrivaient en toute hâte sur le lieu pour arrêter les malfaiteurs. Le lendemain, le brave *pazvan* se hâtait d'informer le patron de l'accident, sûr d'être gratifié d'un bon *bakchiche*.

S'il y avait un commencement d'incendie dans son secteur, il tirait quelques coups de revolver pour aviser la police et les locataires en criant d'une voix de stentor: «*Ianghin Var*» au feu ! au feu !

Chaque pazvan était payé par tous les propriétaires et locataires des maisons, par les patrons des boutiques, et des cafés, par les banques et même par les Consuls, d'une rétribution mensuelle fixe, selon l'importance de l'édifice. Il recevait en outre, diverses gratifications à l'occasion des fêtes et autres circonstances.

Le jour venu, lorsque les premiers volets des maisons et des magasins commençaient à s'ouvrir, le bon pazvan, la conscience tranquille, allait chercher un repos bien mérité dans les bras de Morphée.

LA KOFFIA

La diversité des costumes et des mœurs frappe souvent l'étranger qui arrive pour la première fois à Salonique. Parmi les costumes, le plus bizarre à première vue, est sans, contredit, celui de certaines femmes juives: «La Koffia».

Lorsque les Juifs quittèrent le nord de l'Afrique pour se réfugier en Orient, ils conservèrent pendant longtemps les mœurs et costumes des Arabes, les femmes juives s'habillant comme les femmes arabes d'autrefois.

En Espagne ils conservèrent également, pendant la domination arabe, ces costumes qu'ils gardèrent en arrivant à Salonique et en Turquie.

La «Koffia» se compose d'une quinzaine de pièces portant chacune un nom spécial. D'une façon générale, toutes les parties qui doivent recouvrir le buste n'ont pas de *devant*, ce dernier ne pouvant être recouvert, été comme hiver, que d'un tulle doublé d'une broderie sur nansouk. Les plus grands décolletés sont de rigueur et les femmes riches les ornent avec une vingtaine de rangées de perles fines ou d'un sautoir en or.

Les diverses parties du costume, «*mentan*», espèce de brassières à manches sans devant, «*entiri*» tunique de haut en bas sans manches, «*sayo*» les manches et une partie tombant derrière seulement, «*dévantal*» espèce de long tablier s'attachant à la taille, doivent é-

tre pour les fêtes, en soie fleurie des couleurs des plus disparates et des plus frappantes.

Quant à la coiffure, elle est tout ce qu'il y a de plus original. Formée d'un morceau de dentelle de soie, avec application, venant vers le haut du front, d'une partie en soie verte recouvrant le crâne et d'un long pendant bourré toujours en soie verte, terminé par une frange et une broderie en perles fines «*podia*», et tombant sur le dos jusqu'à la taille presque, elle s'adapte très peu à la tête. Aussi deux bandes en mousseline de soie, tantôt verte, tantôt marron (deuil), passant par derrière les oreilles et sous le menton, la retiennent.

Les vêtements d'hiver sont de deux genres: la «*capitana*», espèce de boléro japonais fourré et toujours sans devant pour la demie saison, et le «*kirin*» grand manteau de haut en bas sans aucun pli ni graniture, fourré entièrement de belle fourrure pour les grands froids, mais laissant toujours la poitrine à découvert.

Tel est le costume que toute jeune fille de condition moyenne devait mettre au lendemain de son mariage, paraissant ainsi avoir vieilli brusquement de dix ans.

Fort heureusement le costume tend à disparaître et l'incendie, qui a brûlé pas mal de ces vieilles et belles soieries, a forcé, au moins les jeunes femmes, à changer de costume et à s'habiller à l'européenne.



PAYSAGES SALONICIENS

LA MOSQUÉE

Un édifice d'apparence très simple, d'une construction solide, flanqué de son long minaret. Dans la cour, quelques stèles tout dorés, couronnés d'un fez rouge, surmontent des tombes où reposent les restes de quelques saints musulmans; une fontaine circulaire en marbre blanc, où coule jour et nuit, une eau limpide, amenée de Hortiadji et servant aux cinq ablutions journalières des fidèles d'Allah, à l'extrémité un platane séculaire dresse ses branches majestueuses en y répandant l'ombre et la fraîcheur.

A l'intérieur, une pièce simple, nue, rien qui distraye la pensée, rien de fastueux où le regard puisse se poser. Des larges nattes bien propres étendues par terre, quelques inscriptions arabes, la niche du *Mirab* située dans la direction de la Mecque, sont les seuls ornements du *Djami*. Des fenêtres laissent pénétrer une lumière tamisée et douce. L'œil y embrasse tout, d'une extrémité à l'autre et se repose dans une quiétude suave. Là, il n'existe aucun symbole qui inspire ni la terreur, ni la mélancolie. Rien de mystérieux, rien d'obsène, rien où brille vaguement une hiérarchie com-

Mosque Aladio Imarad Djami - from a court occupied by
Tsiganes.



Imarad Djami





5. Souvenir de SALONIQUE - Cimetière Turc



1917 41. - SALONIQUE. - Cimetière Grec
SALONICA. - Grecian Cemetery

pliquée d'êtres surhumains qui troublent la mémoire; la pensée libérée de toute entrave, va droit à l'objet adoré, à travers cet espace rempli de lumière. Là il n'existe que l'idée claire, une, solitaire, d'un Etre qui recommande la simplicité, la nudité sévère des déserts, saturés de la lumière éclatante et ayant pour seul décor le ciel, éternellement bleu....

LE CIMETIÈRE TURC.

Une nécropole des plus simples, sans que l'image de la mort y plane et où règne le désordre le plus complet.

Sous l'ombre des grands cyprès et des gigantesques platanes, qui ont connu les règnes des Khalifes et des siècles, des pierres tombales de toutes les dimensions, de toutes les formes, s'y dressent sans aucun ordre et sans aucune méthode. On y voit des bornes coiffées de turbans ou de fleurs, qui, de loin, prennent l'aspect d'êtres vivants; des stèles surmontées d'un fez rouge qui ornent un immense mausolée d'un «pacha», d'un «agha» ou d'un «imam» entouré d'un grillage en fer; des catafalques couverts de versets du Coran et de pieuses inscriptions, entrelacées d'arabesques, qui s'y détachent en relief sur un fond d'or ou d'argent; la tombe à deux stèles, puis l'humble pierre simple du pauvre, plantée verticalement sur le sol... C'est là un vrai champ de repos, enveloppé de silence et de solitude; c'est un vaste pays de mort où les pierres remplacent les hommes.

Le temps, les tremblements de terre, les pluies, le vent déracinent, petit à petit, ces stèles superbes qui, n'étant plus bien fixées en terre, s'inclinent en tous sens,

parmi les herbes folles. Alors, ces cimetières ont le morne désarroi d'un champ de bataille.

Le soir, lorsque la lumière baisse, les ultimes rayons du soleil, avant de disparaître derrière les monts Olympe, jettent un dernier reflet sur ces marbres, sur ces colonnes, toutes couvertes d'arabesques et d'or; alors c'est un miroitement, un reflet vif des rayons mourants qui se jouent comme sur les facettes d'un miroir aux diverses couleurs.

C'est la dernière caresse du Roi Soleil sur ce pauvre champ sacré, qu'on fait, petit à petit, disparaître. Des corbeaux sautillent sur l'herbe, en jettant un dernier croissement, le passereau module sa dernière note et tout retombe dans le silence sépulcral; la nuit enveloppe, de son manteau noir, cette vaste nécropole. Une tristesse d'universelle mort plane partout, descend partout.... C'est l'heure où la mort y règne en maîtresse; c'est le moment où les trépassés prennent leur revanche...



PLAIES D'ORIENT

LES ENSEIGNES.

De tout temps les Saloniciens ont eu la manie des enseignes. Pas la moindre échoppe, pas la plus petite cambuse, pas la plus minuscule boutique qui ne porte, en lettres capitales, une enseigne désignant, par des adjectifs pompeux, l'appellatif du débit. Ainsi ne voit-on pas, par exemple, un rôtisseur ambulante, assis le long de la rue Ignatia, écrire, en grandes lettres estropiées, sur le mur où il est adossé: Xénodohion ô megas Brétagna (Hôtel la Grande Bretagne?) . . .

Tous le long des rues, dans les plus petites venelles, c'est un interminable étalage de pancartes, écriteaux, inscriptions; c'est une orgie de lettres, aux couleurs bleuâtres, en caractères bâtarde, gothiques, ronds et même, en simple calligraphie anglaise, sans liaison, sans symétrie aucune, griffonnées souvent par le débitant même, écrites dans toutes les langues du monde, où abondent les métaphores, les tropes, les adjectifs ronflants.

C'est un spécimen de toutes les langues, qui se parlent à Salonique, mais dont aucune n'est bien écrite.

Souvent, le sens de l'appellatif de l'établissement change avec la langue.

Ainsi, on peut lire sur le devant d'une gargotte de la rue Condouriotis cette enseigne typique portant à la fois : «*Englisch Bar and Scotch*» «*Café parisien*», «*Bar d'Athènes*», «*Serbski-Beer*» (bière serbe) «*Bérarea Italiana*»..

La langue la plus maltraitée, dans ces enseignes, est la langue française. Ainsi on voit souvent écrit le long d'un mur: *Défendu le piser. Limite des stations des charrets, Defence de couper les fleurs. Defendu aux camions à passer etc...*

Si on se ballade le long de la ville pour déchiffrer quelques enseignes, on en trouvera de bien drôles. Ainsi, on lit quelques part: *Ferblanterie hellénique belle humeur; le Café américain est un des plus consciencieux de la ville; Magasin, (virgule) de bâts de Avram Oreja; Ecole de dance, puis il y a, dans les bains, les «Entrée d'homme et l'entrée des femmes; l'entrée du tailleur, l'entrée de J. N. électricien. . . .*

Il y a plus petite épicerie s'appelle *Coopérative: Cooperatif des Amis, Cooperatifs de légumes etc.* Puis il y a les: «*Magasin de cuir, magasin de glace, magasin de fleur, magasin de musique, magasin de papier. . .*

Dans les théâtres, les cafés et les bars, la rédaction des affiches, pancartes et écriteaux n'est pas moins typique: «*Prière payé d'avance. On est prié de payer les abreuverages. Consommation payer avance. On peut faire engager. On peut engager la dansense. Désface de chater (chanter) dans ce café. Ce soir on exécutera le chef-d'œuvre du M^o Puccini.-Ce soir le Roi Lirre. (Le Roi Lear) Lait sortant directement des mamelles des vaches etc.*

Les enseignes les plus curieuses se trouvent au nord de la Rue Ignatia et tout le long de la route de Monastir. Là on peut lire chez un coiffeur l'écriteau: «*Ici on rase depuis 7 heures à 9 heures. Vin bon à boire. Defense vendre de boissons alcool spirituels, Selles pour hommes et pour femmes. Repasseur de main de maître Café - chasseur afrique, café Fraternité, Lon viron (Lord Byron) etc, etc.*

Ici on vend de chaux.- Gateaux préparés par le célèbre Rachid. Vente de cartes postaux, etc, etc.

Ainsi, dans cet Orient complexe, non seulement à Salonique, mais aussi à Constantinople, à Smyrne, à Beyrouth etc, où l'on parle plusieurs langues et dont aucune n'est ni bien écrite ni bien parlée, il s'est constitué un idiome spécial, qu'on appelle toujours français, et dont on trouve un spécimen vivant dans les enseignes, pancartes, avis, en flanant le long des rues des villes du Levant.

LES FÊTES

La diversité des races et des religions, les nombreuses variétés de gens de différentes croyances religieuses enracinées, fait que depuis le 1^{er} janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, on est en fête à Salonique.

Tout fidèle d'un culte quelconque met un certain entêtement à observer rigoureusement tous les saints du calendrier.- En dehors des fêtes religieuses, il y a encore les fêtes des corporations, les fêtes patronymiques, les fêtes officielles, les fêtes commémoratives etc. Il s'ensuit une chaîne ininterrompue de jours de chômage forcé. Toutes ces fêtes, quoique non observées par les individus de culte différent, obligent une partie des habitants à l'oisiveté forcée, conséquemment le commerce et les affaires privées s'en trouvent entravées.

En Orient, et surtout à Salonique, il ne se passe donc pas un jour où l'on ne voit une notable fraction de la population se promener, affublée de ses meilleurs habits de fêtes, peupler les cafés, les théâtres et les cinémas.-

Le repos, étant une interruption du travail, en Orient il est en envisagé tout autrement qu'en Occident.

Ici, il faut avant tout et à tout prix se reposer, observer toutes les fêtes et passer plus de la moitié de l'année dans l'oisiveté. Le temps, en Orient, n'a aucune valeur et le *times is money* des Anglais est un sophisme à Salonique.

Le travail sans interruption, l'activité qui est l'apanage des villes européennes, sont ignorés ici. Les grandes industries, qui exigent des efforts incessants, le commerce sur grande échelle, qui demande un déploiement de labeur contenu, une activité inlassable, sont ignorés et le jour où l'on songera à installer en Orient la grande industrie, il faudra d'abord supprimer les fêtes et secouer ainsi le peuple de son indolence, de son apathie séculaire, dont les jours de chômage contribuent, entre autres causes, à le plonger.

LES VESPASIENNES

Une des multiples plaies des villes d'Orient c'est le manque de vespasiennes.

L'empereur romain qui a pacifié la Judée, qui a réformé le Sénat et l'ordre équestre ; qui éleva le Colisée ; génie immortel, qui créa le *buen-retiro*, Vespasien, dis-je, tomberait de la demeure immortelle, où l'a conduit sa gloire, s'il constatait qu'après vingt siècles de la création des lieux les plus indispensables, il existait une ville, comme Salonique, où l'homme ne peut se soulager le long de la rue. Le manque des W. C. (puisqu'il faut les appeler par leur nom) surprend, au plus haut degré ceux qui, débarquant en Orient, voient s'élever des constructions modernes dans des rues élégantes.- Mais dans ces rues européennes, comme on les appelle, l'absence total des lieux où l'on peut être à l'aise, dénote qu'on est toujours en Orient.

Dans la grande rue de Péra de Constantinople, le long du superbe quai de Smyrne, dans la rue aux Pigeons de Beyrouth, dans l'avenue du Parc d'Alep et dans toutes les principales villes de l'Orient on remarque l'absence totale de ces chalets, qui sont d'une réelle nécessité. Imaginez vous le Monsieur ou la Dame se promenant, un beau dimanche, et pris soudain de coliques,- Le Monsieur voudrait bien s'arrêter quelque part à la recherche d'un endroit propice, mais comme chante l'impayable Stavil : «.....pas le moindre chalet»
«Ah mon Dieu quel supplice».

«Les yeux alones ne peuvent rien découvrir

«Alors, dit le Monsieur, allons au cinéma

«Et là, dans l'ombre. »

Avant l'incendie il existait, dans toute la ville, cinq à six W. C. pour messieurs, mais le feu destructeur, qui a semé tant de calamités, a encore affligé les piétons en détruisant ces lieux indispensables. Mais les piétons en prennent leur revanche en se soulageant, avec toute l'aisance requise dans la circonstance, sur les décombres, qui sont devenues des vastes vespasiennes...

Au moins, si on mettait un impôt au contrevenants, en suivant ainsi le conseil de l'immortel Empereur que «l'argent n'a pas d'odeur» et que les ruines actuelles en ou bien une, qui s'éloigne de celle du patchouli. . . .

LE VENT DU VARDAR

On a dénommé «l'hydre du Vardar» le moustique parasite, dévorateur des globules du sang qui arrive des plaines marécageuses du Vardar, ce qui contribue à propager le paludisme à Salonique. Le vent qui nous arrive de ces humides bords de ce terrible «Axios» des an-

ciens, on pourrait l'appeler: le «démon du Vardar». C'est en effet comme un démon déchainé, lorsque le thermomètre marquant 38° et que la chaleur est étouffante, que l'Axios ouvre ses énormes outres sur Salonique-La-Poussière.

Le terrible Eole, fils de Jupiter et de l'échevelée Ménéalippe, est moins enragé au moment où le Vardar, la terrible «Tramontane», souffle en tempête et fait perdre la «tramontane» à tous les paisibles Saloniciens. Soulevant des trombes de poussière, à jet continu, formée en d'énormes colonnes rosées, couvrent toute la ville d'une opacité pulvérulente, faisant secouer les maisons, agitant follement jusqu'à leurs racines, les cyprès et les platanes des cimetières tures, de:

Ceux de qui la tête au ciel était voisine.

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Faisant trembler les vitres, emportant les chapeaux, soulevant impudiquement les jupes ecourtées des belles saloniciennes, enflant comme des outres, les jupes culottes des réfugiées, démolissant les pans des murs des quartiers incendiés qui pendent en l'air on ne sait par quelle loi de gravité (ce qui fait parfois des victimes) couvrant, le visage, la barbe, les cheveux, la bouche, et les narines d'une sale poussière.

On voudrait bien éviter les barils qu'on devine déambulant le long du quai, ou bien loucher la belle dont la jupe est soulevée par un coup de vent indiscret, mais impossible d'ouvrir un œil, pas même le meilleur, des granules pulvérulentes vous en empêche. Alors on grince des dents, on se frotte les yeux, qui s'enflamment et versent des larmes brûlantes. On avance ainsi à grande peine, d'une main écartant les passants, de l'autre maintenant difficilement le couvre-chef, qui voudrait, à tout prix, prendre le vol.

Le vent du Vardar fait faire une danse folle au mercure du thermomètre, qui de 38° tombe à 25° et quelque fois à 20°, changeant ainsi brusquement la température brûlante en une température plutôt froide.

La peau couverte d'une sueur moite, se sent tressaillir au contact d'un vent souvent glacé, ce qui amène, infailliblement, la sequelle des rhumes, des gripes, des fièvres etc.

Souvent c'est le contraire qui arrive, lorsque le vent, rencontrant les rayons brûlants d'un soleil torride, souffle comme le courant d'une fournaise, d'une haleine embrassée, tout comme le *sirocco* des bords de la Méditerranée ou le *simoun* du Sahara.

Pendant l'hiver, le Vardar souffle avec plus d'intensité d'un souffle glacial, en faisant transformer, en givre les eaux stagnantes, les lacs, etc, et en faisant tomber la température à plusieurs degrés sous le zéro.

Les grands et fréquents incendies dont la ville de Salonique est périodiquement éprouvée, sont dus, au vent du Vardar qui la transforme en ville de désolation.

La Municipalité de Salonique, sous la présidence de Hamdi Bey, avait mis à l'étude un projet pour remédier aux effets produits par ce terrible vent, projet qui consistait tout simplement à faire planter à quelques kilomètres au nord de la ville, du côté du Vardar, des rangées d'arbres, qui atténueraient la violence de la rafale. Ce projet, qui avait déjà eu un commencement d'exécution, fut ensuite remis aux calendes grecques.



LES MARIAGES EN MACÉDOINE

LE MARIAGE TURC

Une jeune fille turque à peine atteint l'âge de treize ans, prend son «tcharchaff». Prendre son tcharchaff, c'est en quelque sorte comme une prise de voile: la jeune fille au tcharchaff, entrè, suivant la règle inflexible du Coran, dans le monde voilé, impénétrable, qui veut que la femme soit jalousement cachée aux yeux des profanes.-Dès lors, la jeune fille est promise. - Les parents font le choix d'un époux que, le plus souvent, la petite «hanum» ne connaîtra que peu de temps avant son mariage ou même le jour même du mariage. Quelques jours avant la cérémonie nuptiale, dans la maison de la fiancée règne un va-et-vient incessant. Des visiteuses, des domestiques y apportent des cadeaux et des fleurs de la part des cousins et des amis.

Le jour du mariage, vers neuf heures à la turque, (4 heures) la future belle-mère et les futures belles-sœurs, ainsi que les invitées du fiancé se rendent chez la fiancée. Celle-ci, parée de sa robe blanche, garnie de fleur d'oranger, et ayant une traine de trois mètres, se pare de toute sorte de bijoux: gros brillants collés

sur des pendentifs; bracelets en diamants, et sur sa tête, en dehors du voile et des fils d'or et d'argent, un joli diadème qui remplace, en quelque sorte, le piquet de fleurs des Européennes. L'usage veut que pour placer le dit diadème on choisisse, parmi les amies présentes, une jeune femme ne s'étant mariée qu'une fois, n'ayant pas divorcé, et notoirement heureuse en ménage. Cette élue doit dire une courte prière du Coran, puis couronner de ses mains la nouvelle épouse, en lui présentant ses vœux de bonheur et en lui souhaitant surtout que: *pareil couronnement ne lui arrive qu'une fois dans la vie.*

Après le couronnement, une fillette prend la traîne et la mariée, suivie des invitées, se dirige dans un salon où se trouve réunie toute la famille. Là elle baise la main de son père ou de son tuteur, de sa mère, de ses oncles et de tous ses parents.

Puis elle s'achemine vers la porte de sortie où une voiture, hermétiquement fermée, l'attend.

Elle n'est pas voilée, mais les jeunes filles et les femmes tiennent, les bras en haut, des draperies de soie de damas et lui font comme une tapisserie pour la rendre invisible aux gens de la rue, entre la porte et le landau. La mariée, accompagnée de deux demoiselles d'honneur, monte dans la première voiture fermée, pendant que les invités et les parents prennent place dans les autres.

Chez le marié d'autres draperies sont tendus à la porte d'entrée. Le futur mari vient au devant de sa future femme, lui offre le bras et l'amène dans une chambre où ils restent pendant quelques secondes. Souvent c'est la première fois qu'ils se voient. C'est de cette entrevue, dit-on, que dépend la solidité du mariage. Si la mariée plaît à son futur mari, tout est pour le mieux, dans le cas contraire, elle est sûre d'être répudiée après un mois.

Après quelques secondes d'entretien entre eux, le marié disparaît par une porte secrète pour ne reparai-

tre que le soir. Cet entretien tient lieu de sacrement. Immédiatement après, les femmes et les jeunes filles s'empressent d'exprimer à la nouvelle mariée leurs vœux de bonheur.

Un *Chalghi*, concert donné par un groupe de femmes musiciennes, fait entendre toute espèce de chants, accompagnés de danses. Il était d'usage à Salonique, il y a quelques années, de laisser la porte de la maison ouverte pendant la cérémonie et toutes les femmes, de quelque confession qu'elles fussent, pouvaient y entrer.

Vers douze heures à la turque, (7 heures) les tables sont dressées pour le diner. Dans une pièce pour le *harem* (femmes) et dans une autre pour les hommes. Tout le temps du repas des musiciennes d'un côté et des musiciens de l'autre, font entendre des strophes de Zia, de Hafiz et de Saadi, du repertoire oriental.

Vers dix heures du soir, les invitées partent et la mariée, saluée par les siens, est enfin laissée seule.

LE MARIAGE GREC



L'église grecque a fixé l'âge légal du mariage à douze ans révolus pour la femme et à quatorze pour l'homme. Toutefois, cette prescription n'est pas observée par les grecs orthodoxes de Salonique, qui se marient ordinairement, les hommes à trente ou à trente cinq ans et les femmes à vingt cinq ou à trente ans.

Les fiançailles ont lieu le Dimanche après les pourparlers entre les deux familles des futurs époux sur la dot et sur les autres conditions, après avoir échangé, entre les deux familles, des gages: une bague, un mouchoir, une pièce d'or, des fleurs, des bombons, etc.

Avant la cérémonie du mariage, les parents du fiancé, conduits par le prêtre et accompagnés de leurs proches et de leurs amis, se rendent à la maison de la fiancée. Le prêtre et les deux familles s'avancent auprès des iconnes, devant lesquelles on a déposé les gages des fiançailles, puis après une courte prière, le prêtre procède à l'échange des anneaux. Ensuite, la jeune fille baise la main de tous les assistants, on sert des rafraîchissements, des cafés, des confitures etc.

Après cette cérémonie, on fixe le jour des noces, qui ne doit pas tomber, ni pendant le mois de Mai, ni en des jours qui pourraient porter malheur, choisir l'époque de la lune croissante ou de la pleine lune, comme c'est d'ailleurs usage chez les Israélites. Ordinairement, on choisit le Dimanche du mois de Novembre, l'époque de la S^t Démètre.

Avant la cérémonie nuptiale, on fait les démarches nécessaires auprès des autorités religieuses et civiles pour obtenir le ban.

Le Dimanche, vers 6 heures, le fiancé accompagné du compère, des témoins et des parents, se rendent chez la fiancée, laquelle, parrée de ses habits blancs et ornée de ses fleurs d'oranger, se rend, accompagnée de ses parents et des invités, à l'église ou à la maison du futur mari, suivant où la cérémonie aura lieu. Le prêtre bénit le couple en leur tenant un sermon de circonstance et en leur souhaitant le bonheur; puis commencent les danses au son du tchalgi (musique orientale) d'une fanfare ou bien de l'orgue de barbarie. On sert des rafraîchissements, puis les chansons traditionnelles, les chants nuptiaux sont entonnés par toute l'assistance, chansons, tantôt s'adaptant à tel ou tel acte de la cérémonie, tantôt développant les thèmes généraux des chansons d'amour: éloge de la belle, prestation de fidélité etc.

La cérémonie prend fin avec une danse générale à laquelle prend part toute l'assistance.

LE MARIAGE ISRAËLITE

La loi mosaïque a fixé à treize ans révolus pour la femme et à dix sept ans pour l'homme l'époque du mariage. Un demi siècle avant on se conformait à cette prescription, mais les mœurs occidentaux et les exigences de la vie ont fait reculer la période du mariage, qui se pratique maintenant, pour la femme de 20 à 30 ans et pour l'homme de 25 à 35 ans.

Les fiançailles se font une année ou six mois avant le mariage, en vertu d'un contrat contressigné par le Grand Rabbin. On ne se marie pas pendant l'époque où décroît la lune, ni à certains mois et jours. Ainsi il est rigoureusement défendu de célébrer le mariage pendant le mois de «Av», anniversaire de la destruction du Temple de Jérusalem, ou pendant les deux mois qui suivent la Pâques juive, période pendant laquelle on faisait la récolte en Judée. On ne se marie pas, non plus, le vendredi soir, veille du jour de Sabbat.

Quelques jours avant la cérémonie nuptiale, on expose dans la maison de la fiancée le trousseau, pour l'estimation duquel sont chargés un rabbin et quelques délégués du fiancé. Le même soir, après que le trousseau et objets, faisant partie de la chambre à coucher des futurs époux, sont transportés en grande pompe et au son de la musique, on organise chez la fiancée une fête où prennent part les parents et amis de la jeune fille et du jeune homme. L'heure de la célébration du mariage israélite n'est pas fixe, c'est tantôt le matin, l'après midi ou le soir après dîner.

Une heure avant la bénédiction nuptiale, la mère du fiancé ou celle lui tenant lieu, s'il est orphelin, accompagnée de deux autres proches parentes, se rendent chez la fiancée. Après les présentations d'usage et les rafraîchissements servis, la fiancée, conduite par son père, son frère ou son oncle et suivie immédiatement

par sa future belle-mère et ses cousines, ainsi que de tous les invités, se dirige vers la porte au devant de laquelle des voitures stationnent. La première voiture est occupée par les musiciens et leurs instruments, la fiancée monte dans la seconde avec son cavalier et dans les autres les invités.

L'un des frères du fiancé ou à défaut le beau père vient au devant de la future mariée, lui offre son bras et l'amène dans la salle où est dressé le velum brodé d'or de la synagogue. Immédiatement le rabbin procède à la célébration de la bénédiction nuptiale. Les futurs époux se tiennent debout sous un dais (*talet*) tendu à main par deux personnes, se mettant ainsi, en ce jour d'allégresse, sous la protection de Dieu. La bénédiction est accompagnée de chants en hébreu qui recommandent à la mariée *obeissance et soumission aveugles au mari*. Les anneaux sont échangés. Les futurs époux jurent fidélité au mariage. A la dernière strophe de la bénédiction, un officiant casse brusquement un verre impressionnant ainsi désagréablement les mariés. On leur montre par là, qu'aux meilleurs moments de la vie, alors qu'ils se croient très heureux et à l'abri de tout, ils peuvent être atteints brusquement par un malheur. Dans la vie, dans les heures de réjouissances, une tristesse peut vite survenir, il faut s'attendre à tout.

On procède ensuite à la signature du contrat de mariage et les mariés reçoivent les félicitations de toute l'assistance.

Les danses se poursuivent après pendant trois à quatre heures.

Selon les prescriptions mosaïques, les nouveaux mariés ne peuvent pas quitter la maison pendant huit jours. La noce israélite dure donc huit jours consécutifs, pendant lesquels les invitations et les diners se suivent.

Le huitième jour, au matin, la mariée doit passer plusieurs fois sur un grand plateau où repose un poisson, symbole de la vertu des animaux aquatiques qui se prolifèrent, et comme les poissons les enfants d'Israël doivent se multiplier comme «le sable de la mer».





7. Souvenir de SALOMONVILLE — Fontaine de la Révolution

17. Souvenir de SALONIQUE — Champs de Mars - Les Casernes
Drilling ground - The Barracks



8. Souvenir de SALONIQUE — Boulevard de la Défense
Defense Boulevard



La vie des Poilus en Orient

Par Poilus nous ne voulons pas désigner seulement les soldats français. Poilus s'applique maintenant à tous les soldats de l'Entente, qui vivent à Salonique dans la plus complète fraternité d'arme.

Jamais ville au monde, dans les circonstances où la nécessité de coopération a fait réunir des armées de diverses nationalités, dans une même cité, dans une même contrée, n'a offert, comme à Salonique, un spectacle aussi saisissant, aussi impressionnant, résultant de la variété des uniformes et de l'air de sympathie, qui y règne. Ce spectacle donne un raccourci impressionnant de l'immensité effroyable du conflit mondial qui divise deux importantes fractions de l'humanité en deux camps opposés, en deux mentalités différentes.

La communauté des intentions a créée donc, entre tous les poilus, vivant côte à côte en Orient, la communauté de vie. Tous les soldats de la grande armée, ces vaillants, du plus humble aux plus haut gradés, subissent, avec la plus grande abnégation, les plus grands sacrifices, soutenus et reconfortés par le sentiment de la grandeur de la cause. Eloignés de leurs patries, de

leurs foyers, les Poilus viennent souvent à Salonique y chercher une tendresse, une diversion, et cette tendresse et cette diversion ils la trouvent dans leur bonne humeur inaltérable, ils la puise dans leur idéal. Voyez-vous ce soldat serbe, toujours content, ce brigadier, toujours souriant, ces sous-officiers français, invariablement gais et spiritueux, ce tomy, bon enfant, ce conscrit grec, fredonnant une chanson, ce Roumain, cet Albanais, se croiser en tout sens et dans tout les coins de la ville, gais, insoucians du danger, affables, offrant ainsi un spectacle réconfortant de leur force morale, de leur confiance dans la cause commune, pour laquelle ils combattent.

Tout leur est sujet à distraction, partout les poilus puisent leur reconfort. Un verre de bon pinard bu en chantonnant, une carte postale d'une vue orientale dénichée quelque part et envoyée à la «payse», un mot bien dit par un soldat grec, assaisonné d'un sel attique, une boutade d'un anglais, un trait d'esprit d'un sergent français, imprégné de sel latin ou provençal, la vue d'une femme de Thrace en jupon-pantalon, une procession, un enterrement, quelques minutes passés au beau-glant, un mot tendre lancée à une demi-mondaine, un concert de l'orchestre italien ou de la fanfare française donné à l'ombre de la Tour Blanche, une saillie d'un lustradji, une heure passée au cinéma, une visite aux remparts; tout amuse le Poilu, tout le distrait, partout il trouve une source pour épancher sa gaité, sa belle humeur.

La note dominante des Poilus vivant en Orient étant la gaiété depuis que les soldats des armées alliées l'animent et l'honorent. Salonique offre un spectacle des plus reconfortants.

Cette confiance, ce sang - froid, cet impassibilité, ce stoïsme qui caractérisent les Poilus de l'Entente, au milieu du plus grand danger qui les entoure c'est comme un rayonnement qui les nimbe d'une auréole incomparable.

AU CAMP DE ZEİTENLIK

Une route admirablement bien construite et constamment entretenue conduit au camp de Zeïtenlik, loin à peu près quatre kilomètres du centre de la ville. Des milliers de baraquements, construits avec symétrie et flanqués de leurs petits jardins, qui leur font comme un bouquet tout autour, s'y élèvent, sur des routes bien alignées. Là une activité incessante, un vas-et-vient continu, et ce n'est pas l'aspect d'un camp que Zeïtenlik offre, mais bien d'une cité, d'une immense ruche bourdonnante. Tout autour du camp, désormais historique, s'étendent d'immenses jardins potagers, que les soldats français cultivent pour le besoin de l'armée.

En entrant dans le camp de Zeïtenlik, il ne faut pas un fil d'Ariane pour s'orienter, car chaque cantonnement se trouve séparé, et chacun de ce dernier est indiqué par des pancardes bien en vue.

Zeïtenlik possède aussi le « Théâtre du Soldat », pouvant contenir plus de 1000 spectateurs. C'est une immense salle formée d'une grande baraque Adrian. Les places réservées pour les officiers sont à côté de la scène, bâtie selon le système moderne. Tous les dimanches et jours fériés, les permissionnaires qui ne veulent pas se rendre en ville, peuvent assister aux représentations données par une pleïades d'artistes de valeur, choisis parmi les soldats et par un orchestre composé de 35 exécutants.

Au milieu du camp s'élève la demeure du colonel et les dépôts. Ce sont des constructions d'un style mauresque bien conçus, agrémentés d'ornements et d'arcades, des jardins luxuriants les entourent et lui font comme une parure agréable qui rejouit la vue.

Au nord s'étendent les baraquements des troupes italiennes et au sud ceux des troupes anglaises, dont les routes, qui y amènent, sont très bien entretenues par les Anglais et les Italiens. ❀

De nombreuses coopératives permettent aux poilus de s'approvisionner sur tous les objets, à des prix avantageux.

LE MOUSTIQUE, VOILA L'ENNEMI !

Le soldat est un grand enfant qui ne se soucie pas beaucoup du danger palpable. Dans l'enfer des batailles, dans la béatitude des repos, la maladie n'est jamais présente à son esprit. Souvent les conseils de ses chefs, les prescriptions des médecins, sont négligés. Le service de Santé, qui fonctionne si admirablement en Orient, se soucie, au plus haut point, à faire observer aux poilus les prescriptions de l'hygiène les plus indispensables.

On sait qu'en Macédoine les soldats alliés ne doivent pas seulement combattre contre les boches et les Bulgares, mais aussi contre les moustiques, transmetteurs du terrible paludisme. La lutte contre le paludisme n'est donc possible que si l'on prend des mesures contre les moustiques et leurs larves et, d'autre part, contre les piquères et leurs effets.

Cette lutte, a été entreprise par le sous-secrétaire d'Etat du Service de Santé, d'accord avec le Général Sarrail, ex-commandant en chef des Armées d'Orient et grâce au concours dévoué de l'Institut Pasteur, avec un soin dont tous les soldats ne lui seront jamais assez reconnaissants. Le Service de Santé a institué en Macédoine une mission spéciale composée de médecins, d'infirmières, et d'un riche matériel sanitaire. Cette mission a également délégué un personnel de plus de 700 personnes qui ont pour mission de combattre les larves et procéder à leur destruction, dans les eaux des mares où pondent les femelles. Les résultats obtenus, jusqu'à ce jour, ont été couronnés du meilleur succès, et les maladies produites par les moustiques demeurent actuellement très inférieures aux plus favorables moyennes (1)

(1) Consulter à cet effet le deuxième volume de la *Perle de l'Egée* (Salonique pendant la guerre Mondiale) où les lecteurs trouveront des plus amples détails sur le combat du paludisme en Orient.

SOLDAT ! PRENDS CHAQUE JOUR TA QUININE

Le Permissionnaire



Il a mal pris sa Quinine.



Il a bien pris sa Quinine.

DORS TOUJOURS SOUS TA MOUSTIQUAIRE

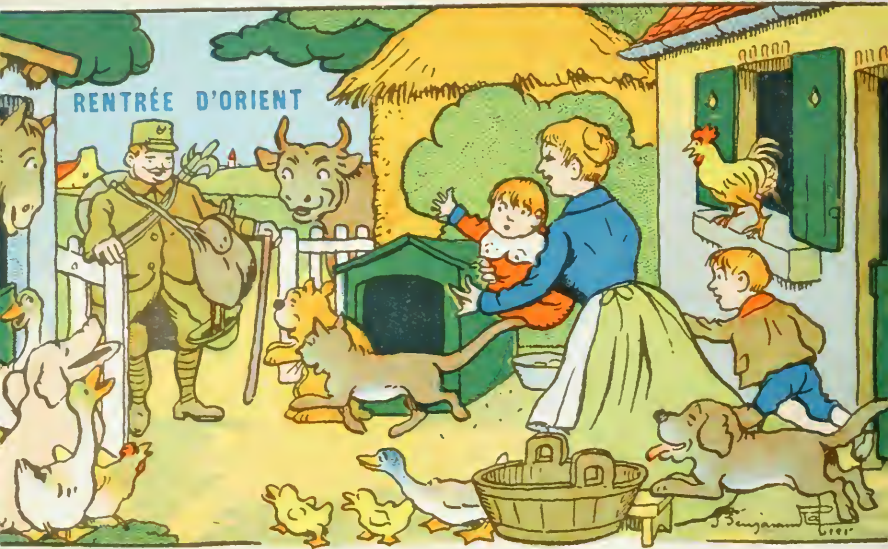
Au réveil



Il n'avait pas de Moustiquaire.



Il a bien dormi sous sa Moustiquaire.



Quinine et Moustiquaire
Moustiquaire et Quinine

en chœur | Célébrons tous ce beau succès.
Qui réjouit nos cœurs français.

Notre cher militaire
Vous doit sa bonne mine

From the French Antimalarial Bureau Salonique.

Mais si la mission antipaludique déploie tous ses efforts pour combattre un mal si redoutable, les soldats ne doivent pas, de leur côté, négliger les prescriptions et les recommandations des médecins. La moustiquaire et la quinine sont les deux principaux, desquels les poilus, de toutes les nationalités ne doivent jamais se séparer et doivent faire partie intégrale des armes avec lesquelles on combat en Orient. Bien de calamités guettent celui qui n'utilise pas sa moustiquaire ou ne prend pas la quinine. «Quinine» et «Moustiquaire» doivent constamment constituer le mot de passe de l'armée d'Orient: un mot de passe magique, grâce auquel les braves poilus de l'Entente, retournerons pleins de force et de santé, dans leurs foyers.



LA VIE CHÈRE

Mon Dieu que la vie est chère ! Tel est le cri que nous poussons, tous les matins, en faisant nos emplettes. Les prix des vivres haussent, haussent progressivement de jour en jour. Où s'arrêteront-ils ? Plus nous ouvrons les cordons de notre bourse et plus les prix augmentent, et plus encore on a de la peine à rejoindre les deux bouts.

La Grèce, étant tributaire de l'étranger pour la plupart des objets de première nécessité, la question de subsistance prime toutes les autres. Le gouvernement, pour défendre le peuple contre la famine, a dû établir une série de mesure pour enfreindre la spéculation, en réglementant, non seulement le commerce de détails, mais aussi en sévissant contre le commerce en gros par la fixation de prix, il a sévi contre les accaparements par voie de déclaration et de réquisition. Le rationnement du pain, établi au début des hostilités, s'est, peu à peu, étendu à tous les objets d'un besoin journalier, dont les prix subissent, tout les jours, une marche de plus en plus ascendante. . .

A chaque coup de hausse subi par un article, notre pensée se rapporte à la modicité des prix qu'on

payait quelques années avant, notre imagination aime à évoquer le temps, déjà si lointain, où l'abondance de tous les objets était en rapport avec la modicité des prix, à la portée de toutes les bourses. On aime ainsi à établir, par soi, ainsi un parallèle entre les prix des vivres d'autrefois et ceux d'aujourd'hui.

Et ce parallèle le voici, *grosso modo* :

UN PARALLÈLE

<u>Articles</u>	<u>Prix en 1914</u>	—	<u>Prix en 1918</u>
CÉRÉALES	DR. 15	A 18	240 A 260 LES ^o /O KES
FARINES	> 32	-	500
PAIN	> 0,35		1,50 A 3 L'OKES
LÉGUMES SECS	> 0,40		2 A 3
POMMES DE TERRE	> 0,25		3 A 4
TOMATES	> 0,35		4 A 4,50
OIGNONS	> 0,20		1 A 1,50
VIANDE	> 4		13 A 14
VOLAILLE	> 5		14 A 16 LA PIÈCE
HUILES	> 3		9 A 12 L'OKE
BEURRE	> 7		25 A 30
BOISSONS	> 0,30	A 0,40	2 A 3,50
FROMAGE	> 1,80		7 A 9
OLIVES	> 0,80		3,50 A 4
CAFÉ	> 2,80		7 A 8
SUCRE	> 1		9 A 10
LAIT	> 0,50		2 A 2,50
RIZ	> 0,80		5 A 6
ŒUFS	> 0,15		0,60 A 0,65 LA PIÈCE
CHARBON	> 0,17		0,50 A 0,65 L'OKE
YAHOURT	> 0,50		2,50
BOIS DE CHAUFFAGE	> 18		35
PÉTROLE	> 0,30		8 à 9
POISSONS	> 1.20		8 à 12

etc — etc — etc

Les causes d'ordre générales du renchérissement sont connues de tous: elles découlent de la guerre mondiale. Enumerons-en les principales: Manque de communications, dissimulation de marchandises, spéculations, afflux d'étrangers, et de réfugiés, manque d'organisation de la masse des consommateurs, abondance d'argent en quelques mains, manque d'argent chez le grand nombre, par suite du manque du travail, désir de s'enrichir etc.

Telles sont les principales causes du renchérissement de la vie à Salonique, auxquelles s'ajoutent bien d'autres, d'ordre secondaire.

Retournerons-nous, après la cessation des hostilités, au *statu quo ante* de la vie économique? Verrons nous, de nouveau, les prix des vivres reprendre, comme par le passé, le cours normal et abordable à toutes les modestes bourses? Chi lo sà! . . . L'avenir seul peut nous le dire.

Pourtant, il faut relever que pendant les grands conflits mondiaux, les prix généraux des vivres et de toutes les matières ont subi une hausse extraordinaire, et quelques années après ils ont repris les cours normaux, ainsi qu'il s'est produit aux lendemains des années 1848—1870—1876—1877 etc.

C'est cette perspective de meilleurs jours qui nous donne la force de supporter les exigences, l'arrogance, l'ascendant et la mauvaise humeur des marchands de quatre-saisons, des épiciers, des garçons de café et des cochers de fiacre. . .



RENSEIGNEMENTS
DIVERS SUR LA
VILLE DE SALONIQUE





Epiphany - Ceremony of Immersion of the Cross
(M. Venegas present)

SITUATION, POPULATION ET COMMERCE

DE LA VILLE

SITUATION — Le port de Salonique est situé par $40^{\circ}, 37', 28''$ c-à-d. à peu près sur le même parallèle qu'Erzérour, Brousse, Brindisi, Barcelone, Oporto, New-York; et par $20^{\circ}, 37', 28''$, de longitude Est, le méridien qui passe dans le voisinage de la frontière tripolitano-egyptienne et vers le nord près de Lemberg, Varsovie, Riga et le Cap Nord. La ville s'étale en amphithéâtre, sur une colline dont la hauteur ne dépasse pas 140 mètres au dessus du niveau de la mer; sa rade superbe est formée par l'extrémité du golfe Thermaïque. Elle offre un goulet entré deux pointes qui s'avancent, l'une vers l'autre, à l'ouest le delta boueux du Vardar, (l'ancien Axios) l'estuaire du Vardar, et à l'est le Cara-Bouroun (l'Ainaion des anciens).

Le delta du Vardar et la plaine immédiate couverte de marais, de roseaux, de saules, sépare la ville des monts Olympe. «Pour le spectateur qui, monté sur l'acropole de Thessalonique, regarde la mer, cette montagne semble fermer l'entrée du golfe intérieur, qui paraît ainsi transformé en un véritable lac. C'est assis, peut-être à ce même endroit, que Xerxès, ainsi que

nous l'apprend Hérodote, admira ce paysage de la fameuse Grèce qu'il voulait conquérir» ⁽¹⁾

Du côté oriental, la contrée s'étend jusqu'aux pieds des montagnes péleées de Hortiadji.

Autour de la rade, en forme presque ovale, s'étaient des constructions élégantes, qui réjouissent la vue des voyageurs, qui arrivent du côté de la mer.

Au nord s'ouvrent, les bassins du port, qui servent pour abriter les navires.

Au nord-est les montagnes de Daout-Baba lèvent leur cime derrière la ville.

Du côté oriental, les coteaux de Hortiadji avoisinent des côtés des remparts et de l'Acropole.

A l'occident s'étend une large plaine, qui est arrosée par les fleuves Vistritsa ou Carassou (Haliacmon des anciens), le Vardar (Axios), avec son affluent Mavronéri ou (Karaschmac) (Le Lydias des Romains) le Galico (l'Echédorus,) ainsi que les lacs qu'ils forment avec leurs nombreux affluents.

Au sud-est, s'étend, comme un bras allongé, le «faubourg des Campagnes» et à son extrémité s'étalent, jusqu'à la pointe de Cara-Boroun, les innombrables baraquements des troupes alliées.

La ville haute était exclusivement habitée par les Turcs, mais depuis l'arrivée des nombreux réfugiés de Thrace, ces derniers se sont installés jusqu'à l'extrémité sud-est de la ville, et à côté des remparts.

Une grande partie de ces immigrés se sont installés en dehors des murailles, même sur des coteaux, et des plis de terrain, formant un nouvel emplacement appelé «Petit Salonique». Les Israélites habitent la ville basse et les Grecs dans le sud-est.

POPULATION — La ville de Salonique compte actuellement 350.000 habitants, sans compter les troupes de l'Entente. L'exode des réfugiés grecs de Thrace et de la Turquie d'Asie a amené à Salonique, pendant les années 1914—1916 plus de 40.000 immigrés, qui se sont établis à Salonique.

(1) Tafroli

La population de la ville a sensiblement et progressivement augmentée depuis 1870. A cet époque la ville comptait 6.000 habitants, en 1887 elle atteint 10.000 âmes.

La majorité de la population est formée par les Israélites, qui comptent 90.000 âmes. Les Grecs sont au nombre de 85.000, les Turcs 18.000, les Serbes 8.000, les Arméniens 1500, les Catholiques et protestants 2.500. Le reste est formée par une population flottante.

LE COMMERCE

Après l'année 1913, c'est-à-dire au lendemain de la deuxième guerre balkanique et des traités de Londres et de Bucarest, qui partagèrent, entre les divers états balkaniques, le vaste hinterland de Salonique, le commerce de cette ville déclina rapidement. Pour le faire relever, le gouvernement grec avait mis à l'étude, avant la guerre mondiale, un projet qui comportait la création d'une zone franche, où les marchandises n'auraient été entreposées, sans qu'elles eussent à payer aucun droit de douane ⁽¹⁾

Durant la guerre mondiale, le commerce de Salonique, ainsi que les autres grands ports commerciaux, vivote au jour le jour. Le tabac, l'opium, le safran, ainsi que le coton, la laine, et les divers produits agricoles, qui ont toujours constitué sa richesse naturelle, alimente, tant bien que mal, le commerce salonicien, qui s'en est énormément ressentie depuis le conflit général.

L'importation des produits occidentaux a surtout subi un arrêt presque complet, par suite du manque de moyens de transports, conséquemment les transactions sont presque nulles actuellement.

(1) Voir la *Perle de l'Égée* I volume page 165.

L E C L I M A T

Le climat de la ville est presque malsain. Les nombreux marécages des environs du Vardar produisent des nuées de moustiques, qui injectent, par leurs piqûres, la fièvre paludéenne, plus dangereuse pour les étrangers que pour les indigènes. Le service de santé de l'armée d'Orient se préoccupe des effets néfastes que ces moustiques, cet «hydre du Vardar» produisent sur la santé des milliers de soldats alliés. C'est pour cela qu'elle a organisé un service, qu'on peut dire parfait, et dont les bienfaits ce sont fait sentir après quelques temps du débarquement des troupes alliées.

Le climat de Salonique est ce qu'il y a de plus instable. Dans une même journée, le temps change souvent quatre fois de température, et le mercure du thermomètre fait continuellement une danse folle. Le matin on se lève, lorsque les rayons du soleil répandent une chaleur torride, quelques heures avant midi, un vent du Vardar change complètement la température chaude en température plutôt froide; l'après-midi, une pluie torrentielle répand une humidité à faire tordre les rhumatisants; une brise marine, plutôt glacée, *l'imbatt*, qui passe par les cimes éternellement couronnées de neiges des monts Olympe, apporte une fraîcheur élyséenne.

Cette température, toujours instable, ces vents soufflant dans toutes les directions, donne lieu, tant pour les indigènes que pour les étrangers, à la multiplication de diverses maladies, surtout aux rhums, fièvres, pneumonies, rhumatismes, etc.

Quatre vents différents soufflent souvent dans la même journée; le vent nord du *Vardar*, *l'imbatt* (la brise marine), le *Vorisma* (vent du sud-ouest) le *Garbi* qui souffle avec violence dans le golfe et qui fait sou-

vent chavirer les barques et fait faire une danse folle même aux navires de gros tonnage.

Salonique est entourée d'une chaîne ininterrompue de montagnes, qui lui font, comme une corniche naturelle. Hortiadji (l'ancien Kyssos) les pics des Monts Olympe, qui culminent à près de 3000 mètres sur le golfe, les côteaux et chaînes de montagnes de Pellion et d'Ossa, le Daout Baba, qui étendent au nord-est leur masse noirâtre; ces montagnes l'enserrent, lui formant une défense naturelle et qui créent, en même temps, à la ville une température toujours changeante.

Aussi les changements des saisons est brusque. Souvent l'été arrive en dépit du calendrier, avec les derniers jours du mois de Mai. Quelque fois le printemps dure très peu, quelques orages, des matins délicieux, des après-midi, chauds; des soirées tièdes, et c'est tout, le printemps a vécu. L'été torride le suit immédiatement, avec sa chaleur accablante. L'automne, la meilleure saison salonicienne, on peut dire le printemps de Salonique, avec ses journées ensoleillés, succède à des jours embrasés, puis c'est l'hiver, quelque fois doux jusqu'à Janvier, souvent rigoureux avec un froid sibérien.



PRINCIPALES RUES DE LA VILLE

AMIRAL COUNDOURBIOTIS (de la place de la liberté à la vieille douane.) — AVENUE DE LA VICTOIRE (de la place de la liberté à la Tour Blanche) — AVENUE GEORGES I (de la Tour Blanche jusqu'à la place où a eut lieu l'assassinat du roi Georges) — AVENUE REINE OLGA (de la place où finit l'avenue de Georges I jusqu'au dépôt

des Trams). — RUE VENIZELOS (de la place de la Liberté jusqu'au gouvernorat). — RUE BULGAROCTONOS (parallèle à la rue de la Victoire.) — RUE TCHIMISKI (parallèle à la rue Bulgaroctonos.) — RUE EGNATIA (de la porte de Calamaria, coupe la rue Venizelos à la place du marché couvert.) RUE ST. DÉMÈTRE (Va du côté est au côté ouest des murailles, coupe la rue Vénizelos à la place du gouvernorat.) (1)

BOULEVARDS EXTÉRIEURS

BOULEVARD DE LA DÉFENSE NATIONALE— (de la Tour Blanche à la naissance est de la rue St.-Démètre.) — BOULEVARD DU 26 OCTOBRE (de la porte du Vardar jusqu'au jardin des Princes.)—BOULEVARD REINE SOPHIE (de l'avenue de la Victoire à la rue Egnatia, passe devant les églises Métropole et St.-Sophie.) (1)

PLACES PUBLIQUES

PLACE DE LA LIBERTÉ (près du débarcadère.

PLACE DE LA DÉFENSE NATIONALE (devant la Tour Blanche.

SAINTE SOPHIE (devant l'église de même nom.)

HIPPODROME (derrière le boulevard de la Défense Nationale.)

(1) Rues en ruines.

LE COMMUNAUTÉS

La ville de Salonique, comme d'ailleurs presque toutes les villes d'Orient, la population, à croyances différentes, est groupée en différentes communautés religieuses, dont chacune possède ses institutions propres, se régissant avec ses lois et règlements, qui sont souvent officiellement reconnus par les gouvernements qui s'y sont succédés.

LA COMMUNAUTÉ ISRAÉLITE

Comme vous l'avons fait ressortir au chapitre *l'Immigration juive (Salonique à travers les siècles)*⁽¹⁾ les Israélites ont commencé à s'établir en grande masse à Salonique à partir de l'année 1592, après leur exode d'Espagne.

La communauté de Salonique se compose de 90.000 âmes environ, et c'est grâce à ce nombre considérable qu'elle occupe la première place parmi les communautés de l'Orient et même de l'Europe.

La communauté Israélite, qui était officiellement reconnue par les autorités turques, qui l'est encore par le gouvernement grec, est représentée auprès des autorités, par M. le grand Rabbin Rebbi Jacob Meïr, nommé officiellement à cette fonction.

L'ADMINISTRATION DE LA COMMUNAUTÉ

L'administration de la communauté juive est confiée à deux conseils laïques : le Conseil Administratif et le Conseil Consultatif. Les membres, respectivement de 12 et de 6, sont nommés pour deux ans, par

⁽¹⁾ Consulter la Perle de l'Égée (*Salonique, ce qu'elle fut*).

l'assemblée générale composée de 70 membres, lesquels, à leur tour, sont nommés par les contribuables, qui sont seuls électeurs et éligibles.

Le Conseil spirituel est nommé par tous les membres du corps rabbinique, qui sont tous électeurs et éligibles, et de concert avec le grand Rabbin, il statue sur des questions religieuses.

Au sein de la communauté fonctionnent des tribunaux religieux, qui remplissent les fonctions de juges de paix, mais dont les sentences s'inspirent de la législation mosaïque.

Le Tribunal «*Dine Mamonoth*» s'occupe exclusivement de régler les litiges d'un ordre matériel qui surgissent entre particuliers et est composé de trois rabbins.

Le *Beth-Din Yétomim ve Almanoth* solutionne tout conflit tendant à léser les intérêts des veuves et des orphelins, et est également composé de trois rabbins.

Les demandes en divorces sont adressées au Grand Rabbin et jugées par lui.

LES INSTITUTIONS JUIVES.

Les institutions de bienfaisance ou d'instruction, dépendantes de la communauté, sont administrés par des commissions nommées par le conseil administratif. Ces institutions sont *Le Medjlich gachmi*, qui s'occupe exclusivement de l'administration des revenus de la gabelle sur la viande.

La Commission de la taxe communale, qui fixe la contribution de chaque Israélite, domicilié à Salonique. Cette taxe est obligatoire et fixée en raison de la fortune mobilière et immobilière du contribuable.

Le Bikouï Houlim, à pour but l'assistance aux malades pauvres.

Le *Coupath Jétomoth* attribue des secours pécuniaires aux jeunes filles pauvres, qui se trouvent dans l'impossibilité de se constituer une dot. Les autres institutions sont :

Le service funèbre.

L'Œuvre de refuge pour les aliénés.

L'Hôpital de Hirsch L'Alliance Israélite Universelle

Les Ecoles : *Talmoud Tora, Communales du Vardar Talmoud Tora de Calamaria — Communales de jeunes filles, etc. Le Siminaire Bet-Joseph.*

LES CLUBS

Les Israélites possèdent divers clubs, les principaux sont :

Cercle des Intimes - Nouveau Club.

Association des anciens élèves de l'Alliance Israélite Universelle - Association des Anciennes Elèves de A. I. U. - Bibliothèque Israélite - Société de gymnastique Makabbi etc.

LES SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE

L'Assistance aux orphelins — La Bienfaisance — La Charité - Société Hessed Véemeth (entretien des cimetières) Œuvre de la layette - Matanoth Laévionim (qui fournit gratuitement le repas du midi aux élèves pauvres des écoles Israélites) L'Orphélinat Charles Alatini - Société Yechoua Yérahamin, qui a pour but de venir en aide aux indigents, aux veuves, aux orphelins en leur procurant du laid, de la viande, du charbon, du pain, etc).

L'Œuvre d'apprentissage, etc

LA COMMUNAUTÉ GRECQUE

I

La communauté grecque orthodoxe de Salonique se composait, avant les guerres balkaniques, d'une population de 35.000 âmes, et formait un diocèse qui dépendait du Patriarcat Œcuménique de Constantinople. Elle était représentée officiellement, auprès des autorités gouvernementales, par le chef spirituel de la communauté.

Après l'occupation de Salonique par la Grèce, la population des Grecs orthodoxes a doublé par l'arrivée d'un grand nombre de réfugiés de Turquie et d'ailleurs.

Tous les membres de la communauté élisent, parmi eux, tous les deux ans, trente six personnes qui s'occupent de l'administration des affaires de la communauté, sous la présidence de l'Archevêque.

Ces trente six membres, nomment parmi eux :

Le Conseil des Anciens, composé de six membres.

Le Comité des Ecoles, composé de six membres.

Le Comité de l'Hôpital des Théagenis, de six membres.

Le Comité de l'Hospice des vieillards Harission, composé de trois membres. Le comité des écoles et celui de l'Hôpital, nomment, d'un commun accord, deux membres pour l'Administration de l'Orphelinat «Melitevs».

Toutes ces commissions sont toujours présidées par l'Archevêque.

II

Il existe au sein de la communauté un conseil ecclésiastique composé de membres du clergé, qui s'occupe exclusivement des affaires d'ordre spirituel, et du règlement des différents matrimoniaux.

La communauté possède 15 églises paroissiales 2 sises dans les cimetières 9 chapelles, outre aux mosquées redevenues églises orthodoxes.

III

L'œuvre scolaire de la communauté entretient plus d'une vingtaine d'établissements. Les revenus qui servent à entretenir les écoles proviennent :

- 1° des propriétés de la Communauté
- 2° des legs
- 3° des excédents de fabrique des églises paroissiales.
- 4° des secours du gouvernement hellénique.

IV

Les œuvres de bienfaisance de la communauté sont:

L'hôpital Theagenis fondé en 1850, grâce au legs fait par Théagenis de la famille Harissi.

L'orphelinat Melitevs fondé en 1902 par suite de la donation de Jean Papaffis.

L'hospice des vieillards Harission grâce au legs de Mr. Demètre Harission.

Les messieurs de la charité, société fondée en 1876 a pour but de venir en aide à tous les pauvres en général et aux élèves qui, faute de moyens, ne peuvent continuer les études.

Les Dames de la charité, qui a pour but de procurer une instruction gratuite aux élèves pauvres,

LA COMMUNAUTÉ ARMENIENNE

La communauté arménienne de Salonique, fondée il y a 40 ans environ, se compose d'une population de 700 âmes environs et forme un diocèse dépendant directement du Patriarcat arménien de Constantinople.

Elle est actuellement dirigée par Mr. le curé P. G. Toukamanian, chef spirituel, dont l'autorité s'étend sur tous les arméniens de Macédoine et par un conseil laïque de six membres élus par leurs corrégionnaires et reconnus par le patriarcat.

Ces deux pouvoirs administrent l'Eglise «*Sourp Asdvadzadzine*» (Sainte Marie) et l'École Nationale Arménienne,

LA COMMUNAUTÉ CATHOLIQUE

La communauté catholique compte à peu près 2000 fidèles, sans compter les militaires des armées alliées.

Elle est régit par le curé de la paroisse Mr. J. Gabolde. Elle possède diverses institutions de bienfaisances qui sont :

L'École Paroissiale, l'Hôpital français, l'École Élémentaire des Sœurs de St. V. de Paul, l'École de Calamarie, le collège des Frères des écoles Chrétiennes, la chapelle de Cavakia, la chapelle de Calamarie, Le dispensaire, le pensionnat des sœurs, l'École externe, Un ouvroir, l'Asile l'orphelinat et Séminaire de Zeïtenlik.

L'Eglise paroissiale de Salonique appelée « l'Eglise de l'Immaculée Conception » fut inaugurée le 4 Mai 1900, Elle possède aussi une crypte qui fut inaugurée le 30 Mai 1900. (1)

(1) Voir la Perle de l'Egée (Salonique ce qu'elle fut)
page 72

LA COMMUNAUTÉ SERBE

Avant la première guerre balkanique la communauté serbe de Salonique se composait d'une population de 1600 membres.

La communauté serbe est patriarcale, et avait pour chef spirituel un prêtre. Depuis six ans, c'est-à-dire depuis la deuxième guerre balkanique, la communauté serbe s'est sensiblement accrue par l'arrivée de très nombreux membres de la vieille et de la nouvelle Serbie, sans compter les militaires, ce qui fait que la communauté serbe est une des plus importantes de Salonique. Elle possède une église nommée St.-Sava, située rue de l'Hippodrome et quelques écoles, qui sont entretenues par des ressources provenant des contributions des membres, des legs, etc.

Le Conseil communal, élu par suffrage universel, est composé de six membres.

LA COMMUNAUTÉ MUSULMANE

Lorsque les Turcs étaient maîtres de Salonique, les citoyens de religion musulmane ne formaient pas une communauté religieuse, le sultan étant le Khalife, le chef religieux, toutes les institutions religieuses étaient en quelque sorte, encadrées dans celles de l'état et dépendaient de celui-ci. Mais depuis la domination grecque il s'est constitué à Salonique, en vertu du traité greco-turc d'Athènes, une communauté musulmane, présidée par un «Imam» ayant sous ses ordres un certain nombre de Hodjas et Derviches.

La communauté entretient divers mosquées, medres-sés et écoles dont les revenus sont principalement constitués par les immeubles *vakoufs* (inaliénables), par les legs, etc.

Salonique, ce qu'elle sera

Nous avons démontré dans le premier et le deuxième volume de la „Perle de l'Egée“ ce que fut Salonique, et dans le présent ouvrage, nous donnons un aperçu, aussi fidèle que possible, de ce qu'elle est actuellement. Après avoir parcouru ces ouvrages, **Salonique, ce quelle fut; Salonique, ce qu'elle est**, le lecteur se demandera sans doute: Quel sort futur est réservé à la Métropole Macédonienne? et anxieux, les yeux fixés sur l'horizon, il interroge l'avenir. Mais cet horizon est encore voilé par la brune, de gros nuages s'y amoncellent. Des corbeaux, considérés par les saloniens comme un mauvais présage, tracent, de

leurs ailes noires, des sillons circulaires dans l'atmosphère calme. . .

Mais voilà que le ciel s'illumine subitement. Une lueur, qui se fait de plus en plus vive, embrase au dessus des monts Hortiadj, le ciel qui se teint d'or et de pourpre, elle chasse les embruns, elle vient caresser la cité où s'étendent ses ruines. . . Plus loin elle étale aussi ses grâces. . .

On se rend compte alors de tout ce que la nature a mis à la disposition des hommes pour faire de Salonique une ville opulente, une cité incomparable : rade immense, chutes d'eaux abondantes, terres fertiles, routes servant aux multiples débouchés, ville peuplée par une population active, intelligente. . .

Alors les regards, saturés de lumière, l'imagination reconfortée par une perspective de jours meilleurs, entrevoient déjà la Métropole de l'Égée reprendre sa place d'honneur au soleil, parmi les villes de splendeurs et d'opulence, ils voient la cité renaître de ses cendres, grâce aux gigantesques travaux exécutés, et à des grands et sérieux

programmes élaborés et mis en exécution. Tout nous le prouve: son passé, l'importance qu'elle joue actuellement dans le conflit mondial, ses dons naturels. . .

Qu'elles qu'aient été les violations, les dévastations, les humiliations, les amertumes et les souffrances que furent imposées, au cours des siècles, à la Métropole Macédonienne, celle-ci a su comprimer sa pensée et ses élans, garder intacts ses dons et ses richesses, elle a su entretenir sa flamme, pendant l'éclipse que les temps brutaux et injustes lui imposaient, elle a su lutter de taille avec des villes rivales, qui cherchaient à la surplanter, elle a su triompher des obstacles et des ambûches, comptant toujours sur la nouvelle aurore, qui doit s'élever sur ses ruines, pour briller, tôt ou tard, et définitivement, cette fois, de son ancestral éclat.....

Et ceci arrivera, selon les prévisions du grand géographe Elisée Reclus: «que le port de Salonique à commencé au XX^me siècle une ascension progressive, qui l'égalera, certainement, au jour de

ce même XX^{em} siècle, peut-être, aux cités maritimes des plus prospères des mers greco-latines.»

Cette heure décisive va sonner le jour où, appuyée par ses héros de la Marne, de l'Yser, de Verdun, de tous les fronts, et soutenue par ses chevaleresques Alliés, la France aura pu enfin déclarer la paix au vaste monde.



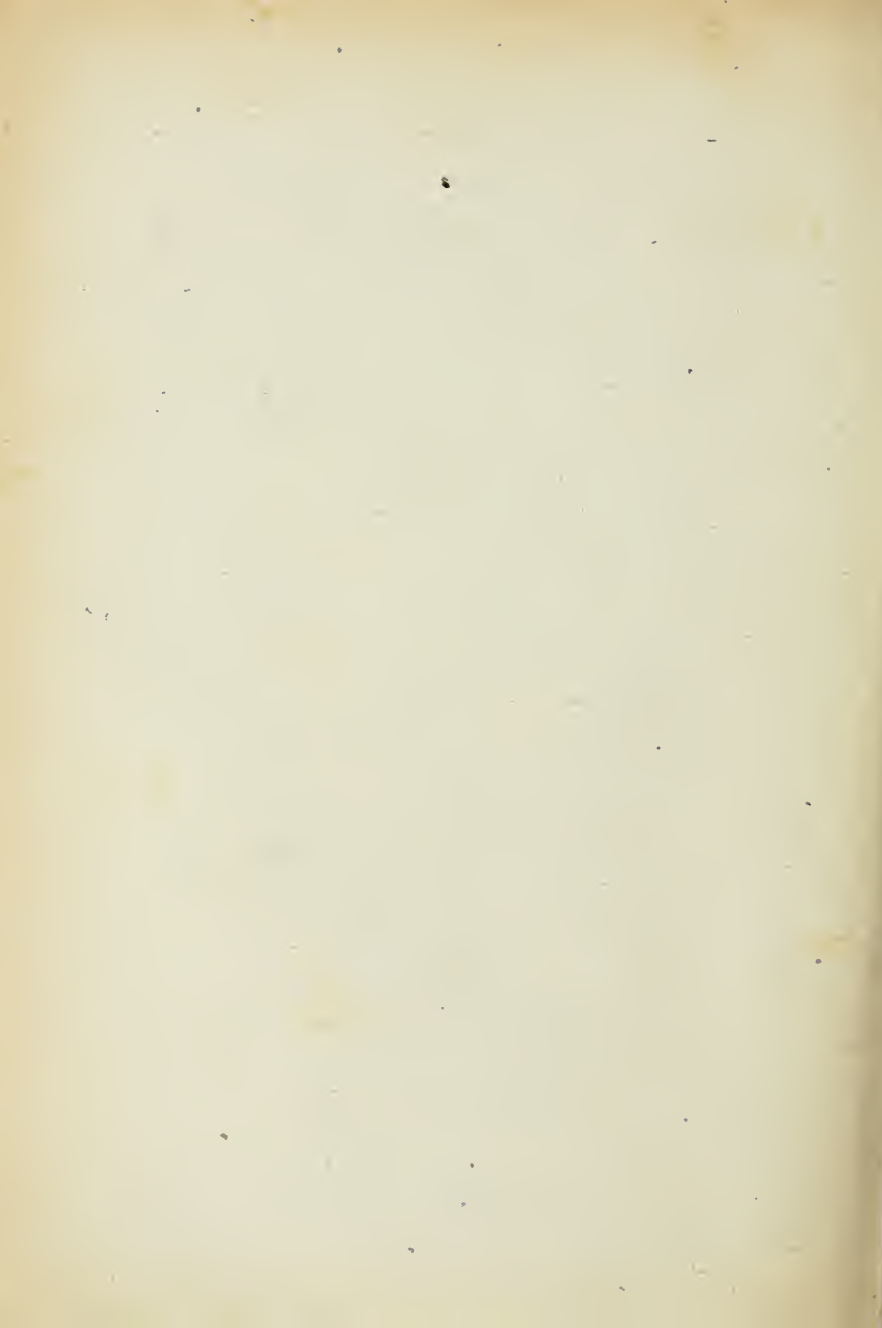


TABLE DES MATIÈRES



	PAGE
AVANT - PROPOS	I
I. SALONIQUE, CE QU'ELLE EST	1
II. LE GRAND INCENDIE du 5/18 Août 1917	3
L'immensité du désastre	6
Les grands édifices détruits	7
Salonique au lendemain du grand incendie—Les mesures prises	7
L'aspect de la ville après la catastrophe	9
La vie des sinistrés après le grand incendie	11
Le camp des sinistrés juifs à Karaisin	»
Une providence des malheureux	»
Le capitaine Whatson	13
Le commerce salonicien renaît de ses cendres	16
III. SALONIQUE, ÉTERNELLE MACÉDOINE	18
IV. CROQUIS SALONICIENS	
La foule	23
La femme turque	25
Les Tramways de Salonique.	28
Le Juif	29
Les marchands ambulants	31
Le lustradji	32
Le crieur de journaux	33
Les chiens errants	35
Le bain turc	36
Les corbeaux	38
La Tour Blanche	39

V. DERNIERS REFLETS D'ORIENT.

Le vieux ture	41
Les derviches tourneurs	44
Une nuit de Ramazan	45
Le Café ture.	47
Stamboul-Teharchi	48
Le veilleur de nuit	50
La Koffia	52

VI. PAYSAGES SALONICHIENS

La mosquée.	54
Le cimetièrè ture	55

VII. PLAIES D'ORIENT

Les enseignes	57
Les fêtes	59
Les vespasiennes.	60
Le vent du Vardar	61

VIII. LES MARIAGES EN MACÉDOINE

Le mariage ture	64
Le mariage grec	66
Le mariage israélite	68

IX. LA VIE DES POILUS EN ORIENT 71

Au camp de Zeïtenlik	73
Le moustique, voila l'ennemi!	74

X. LA VIE CHÈRE. 76

Un parallèle	77
------------------------	----

RENSEIGNEMENTS DIVERS SUR LA

VILLE DE SALONIQUE 79


Situation, Population et Commerce de la ville	81
Le Commerce	83
Le Climat	84

	PAGE
Principales rues de la ville	85
Les Communautés	87
La Communauté Israélite.	»
La Communauté Grecque.	90
La Communauté Arménienne	91
La Communauté Catholique	92
La Communauté Serbe.	93
La Communauté Musulmane	»

SALONIQUE, CE QUELLE SERA 94







IMPRIMERIE
ACQUARONE

6, Rue Colombo, 6

SALONIQUE

IMPRIMERIE — PAPETERIE

ATÉLIER de RÉLIURE

FABRIQUE DE TIMBRES

EN CAOUTCHOUC

etc. etc.

TAVAIL SOIGNÉ

PRIX MODÉRES



MSD LIBRARY

X 88736

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 634 992 2

